Pierre Béhel

Le temps perdu ne l'est pas pour tout le monde

Nouvelles

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

http://www.pierrebehel.com

Le temps perdu ne l'est pas pour tout le monde

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

http://www.pierrebehel.com

Le temps perdu ne l'est pas pour tout le monde

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Le temps perdu ne l'est pas pour tout le monde

Vacances plagiées

Chapitre 1

Le soleil montait sensiblement dans le ciel. Son chapeau de paille n'étant plus parfaitement ajusté pour lui couvrir le visage (et surtout les yeux), Alexandre de Broussouve le baissa un peu plus au point que le sommet du crâne n'était plus du tout protégé de l'astre du jour. Somnolant dans sa chaise longue, l'écrivain goûtait avec délectation l'air marin provenant du large. La plage n'était pas loin : juste au bout de la pelouse de la superbe mais discrète propriété acquise voici douze ans. Une haie assez haute et dense marquait la limite visible entre le terrain très privé et le domaine public littoral. Plus discrètement, mêlés aux branches pour des raisons d'esthétique, des barbelés et des grillages entrelacés assuraient une protection sans doute plus efficace.

Comme si tout cela ne suffisait pas –et Alexandre de Broussouve tenait à sa tranquillité– la propriété ne figurait dans aucun annuaire téléphonique et n'était accessible que par un vague chemin à peine goudronné de près de deux kilomètres ne desservant que quelques résidences secondaires éparpillées ça et là. Même son

éditeur ignorait la localisation exacte de l'endroit, à Kermerlin. Tout juste savait-il que c'était quelque part sur la côte sud de la Bretagne que son meilleur poulain se reposait.

La promotion de son dernier roman, « La mort d'Augustin », l'avait épuisé. L'ouvrage s'était révélé un des plus grands succès de librairie de tous les temps dans le pays. Depuis bientôt trente ans, le nom d'Alexandre de Broussouve sur une couverture était une garantie de succès. Mais, là, toutes les attentes avaient été dépassées. « Ce n'est pourtant pas mon meilleur roman » s'était, un jour, plaint l'auteur devant son éditeur, regrettant que le public ne soit meilleur juge et n'ait ainsi préféré des œuvres plus abouties et magnifiques comme « La mazurka de la Vierge Noire » ou « Le secret du flétan ».

Enfin, bon, quoiqu'il en soit, « La mort d'Augustin » était une affaire réglée qui ne concernait désormais plus que son éditeur et les divers commerçants, prestataires techniques, juristes et autres qui vivaient de l'œuvre d'Alexandre de Broussouve.

Celui-ci somnolait dans sa chaise longue mais ne dormait pas. Il aimait ces moments de repos conscients où le cerveau et l'âme pouvaient vaguer, poussés par les vents de l'inspiration. Et ceux-ci prenaient souvent les mêmes voies que les vents de la côte sud de la Bretagne

aux odeurs iodées et qui stimulaient les rêveries de l'écrivain.

Dans quelques jours, il se mettrait sans doute, stimulé par les embruns et les promenades en mer sur son nouveau bateau, à écrire son nouveau roman. Pour l'instant, quelques idées lui traînaient en tête mais rien de bien précis. Et, après tout, il n'était pas rare qu'il note quelque part des idées de romans qui n'aboutissaient que plusieurs années après.

Le téléphone mobile sonna dans la poche du gilet qui était posé sur l'herbe à côté de la chaise longue.

Alexandre de Broussouve fut tout d'abord prodigieusement agacé avant de réaliser que seule sa femme Ludivine possédait le numéro capable de le déranger ici, à Kermerlin. Pour que sa troisième épouse, âgée de presque vingt-cinq ans de moins que lui mais toujours séduite par son charisme et son talent comme au premier jour, il y a plus de sept ans, l'appelle, le motif devait être grave. L'écrivain ravala sa fureur. Il fut même saisi d'effroi. Enfin, il décrocha à la troisième sonnerie.

Chapitre 2

« Alexandre de Broussouve ? Maître Gustave Podagre à l'appareil… »

« Quoi ? » hurla l'écrivain, lâchant en rage toute son angoisse. Comment son avocat, cette sangsue sans aucun goût littéraire, avait-il eu son numéro ?

« Je suis désolé de vous déranger durant vos vacances. Mais la situation est grave. Votre femme a accepté de me donner votre numéro lorsque je lui ai expliqué. »

« Soyez bref et convaincant. »

« Bien, bien. Eh bien… Vous souvenez-vous d'un certain Jean-Pierre Vailler ? »

« Oui, un crétin que j'ai employé il y a pas loin de dix ans comme secrétaire. Je l'ai jeté à la porte au bout de deux ans. »

« Eh bien, il y a huit ans, ce monsieur a publié un roman chez un tout petit éditeur qui est pratiquement la copie conforme de votre dernier roman. Or cet éditeur veut… »

« Foutre dieu ! » s'exclama Alexandre de Broussouve, ayant suffisamment d'éléments pour bien comprendre les tenants et les aboutissements possibles de tout cela. S'il ne payait pas une somme colossale rapidement, son nom serait sali, traîné dans la boue. Il

pouvait dire adieu à sa fortune (ce genre d'affaire coûtait en elle-même fort cher), à son succès, aux honneurs et, pire que tout, à l'Académie où l'on murmurait déjà son nom depuis la mort d'un écrivaillon obséquieux qu'Alexandre de Broussouve détestait, enrageant par avance d'avoir probablement à rédiger son éloge. « Je vous rappelle » conclut son exclamation et Alexandre de Broussouve raccrocha.

Pour commencer, ses vacances étaient gâchées. Sans doute allait-il devoir rentrer précipitamment à Paris pour régler tout cela.

La sonnette de la porte d'entrée retentit dans toute la propriété. Alexandre de Broussouve, qui n'attendait évidemment aucune visite –et sa femme possédait sa propre clé– renonça à comprendre et alla ouvrir la porte de la grande maison traditionnelle donnant sur la route. Mais, sur le chemin, il ne put s'empêcher de saisir un paquet de caramels mous, de l'ouvrir et de se mettre à mastiquer l'une de ces confiseries. Il avait pris la détestable habitude de manger de ces sucreries dès qu'il sentait un énervement ou un stress. Son médecin lui avait déjà dit à plusieurs reprises de limiter sa consommation.

Chapitre 3

« Alexandre de Broussouve ? »

L'homme qui se tenait devant la porte était totalement inconnu à l'écrivain. Il avait environ quarante ans, un air d'intellectuel voire de professeur Nimbus, des lunettes et il semblait très sérieux. L'auteur, encore sous le choc de toutes ses surprises sans doute, grogna d'une manière affirmative et fit signe au visiteur d'entrer puis de s'installer dans le salon. Il prit place dans un fauteuil en face, s'abstenant d'offrir une quelconque boisson.

« Je me nomme Michel Gravois. Vous avez déjà eu la communication téléphonique avec votre avocat, je pense ? »

Alexandre de Broussouve n'était pas homme à s'étonner mais, là, il ne put s'empêcher de rester bouche bée tout en agitant la tête de haut en bas avec un air parfaitement ridicule.

« Cette vilaine affaire va vous gâcher vos vacances. Dans une semaine, les journaux seront remplis de toute l'histoire avec de nombreux détails, y compris l'heure exacte de l'appel de votre avocat et la localisation précise de votre refuge secret. »

Le visiteur marqua une pause en souriant, jouissant du silence et de l'expression inqualifiable du célèbre écrivain. Il reprit alors ses explications.

« Je sais cela simplement parce que je l'ai lu. Et nous pouvons nous rendre mutuellement service. Je suis chercheur en physique et je travaille sur un projet secret : une machine à voyager dans le temps. Mais il se trouve que des fonctionnaires parisiens ont jugé mes travaux peu sérieux et m'ont coupé mes crédits. J'ai pu, grâce à quelques réserves, achever une première machine mais mon laboratoire n'a pas résisté à mes essais. J'ai fait un petit voyage dans le futur, à une dizaine de jours de maintenant, et un autre dans le passé, à une vingtaine d'années de… disons… distance. Pour prouver mes dires, regardez ceci… »

Il sortit alors de sa poche un article découpé avec bien peu de soin dans un grand quotidien national. Il était consacré à l'Affaire. Dans un coin, une date validant les dires du visiteur. L'auteur était en photo avec son avocat devant un palais de justice. Et il ne se souvenait pas de cette photo. Elle n'avait pas encore été prise. Le visiteur prit un briquet et réduisit en cendres l'article, laissant à peine le temps à l'écrivain de le lâcher sur le carrelage pour ne pas se brûler.

« Que proposez-vous ? » lâcha sèchement Alexandre de Broussouve.

« De changer le futur en changeant le passé. Imaginez avoir écrit votre roman il y a onze ans, avant d'avoir embauché Jean-Pierre Vailler. Imaginez que vous n'ayez pas voulu le publier à l'époque (vous aviez l'habitude de publier deux romans par an, pas trois) mais que vous l'ayez déposé chez un notaire de la région et que ayez retrouvé un exemplaire dans vos tiroirs récemment, comme Jean-Pierre Vailler à l'époque où il travaillait pour vous, que, l'âge et la paresse aidant, vous ayez décidé de le publier maintenant… Pour cela, il suffit d'imprimer votre texte avec un vieux logiciel et une imprimante antique comme l'une de celles qui sont dans ma cave et de revenir onze ans en arrière… Pour mes bons services, vous me confierez votre bateau et vous financerez le dépôt des brevets que je compte prendre. »

« Pourquoi mon bateau ? »

« C'est très simple. Le voyage déclenche des perturbations magnétiques importantes. C'est pour cela que mon laboratoire n'a pas résisté. En installant la machine sur votre voilier en bois, nous pourrons la mettre en route au large, sans aucun inconvénient. Les petites pièces métalliques ne poseront pas de problème tant qu'elles restent à l'intérieur du champ temporel. »

Chapitre 4

« Bon, j'ai hâte de reprendre mes vacances » sourit enfin Alexandre de Broussouve en sautant à bord du petit voilier. C'était la première fois que Michel Gravois le voyait joyeux depuis qu'il le connaissait, depuis deux jours de leur vie, onze ans plus tard.

Un simple air interrogateur du chercheur suffit à déclencher les explications de l'écrivain, désormais très prolixe et plaisantant à tout propos. Les deux hommes en profitèrent pour appareiller et quitter la petite baie discrète où ils avaient stoppé le navire.

« J'ai été voir le notaire chez qui j'ai acheté ma propriété. Il m'a fait comprendre que j'avais pris un sacré coup de vieux… Bien dix ans ! Mais il a enregistré mon dépôt comme de bien entendu et je l'ai payé en liquide en exigeant de lui la plus absolue discrétion, comme prévu, ce qui l'a un peu surpris… Bon, quand repart-on ? »

« Dès qu'on est hors de vue des côtes » lui répondit Michel Gravois disparaissant dans la cabine pour retourner mettre en route le générateur de champ temporel, calé contre la carlingue[1]. Les cadrans fixés à la va-vite près de la barre s'allumèrent, redonnant une

[1] Pièce de bois parallèle à la quille et renforçant la carène d'un bateau.

date et une heure dix ans plus tard, quelques instants après leur départ vers le passé.

Le bateau profitait d'un joli vent. Il fut bientôt loin des côtes.

« Bonjour, chéri »

La voix fit bondir Alexandre de Broussouve. Ludivine de Broussouve sortit très calmement de la cabine avec un sourire marquant son extrême satisfaction devant l'air éberlué de son mari. Michel Gravois la suivait et mit ses mains sur les hanches de la belle épouse.

« Comme tu as compris, je pense, Michel Gravois est mon amant. Lors d'un de ses voyages de test, il a remis un exemplaire de ton roman à Jean-Pierre Vailler en lui proposant de se venger de son licenciement. Il a publié volontiers ton livre chez un petit éditeur discret pour que personne ne s'aperçoive de rien et il a attendu. La vengeance est un plat qui se mange froid… »

« Mais pourquoi une mise en scène aussi complexe ? »

« Disons que je ne veux pas divorcer car j'ai pris l'habitude de ta fortune et de tes propriétés. Je ne veux pas non plus aller en prison. Donc, comment te tuer sans jamais être inquiétée, même si on retrouve ton cadavre ? En te tuant à une date antérieure au moment de notre rencontre alors que tu es en train d'écrire de nombreux

romans, bien vivant… et en tenant compte de la prescription pénale de dix ans. Dans dix ans, tu auras juste disparu le surlendemain de l'appel de ton avocat et, moi, j'irai voir ton notaire pour l'interroger sur les propriétés où tu pourrais te cacher et pour lesquelles il aurait réalisé des actes. Je lui demanderai alors si tu n'aurais pas déposé quelque chose d'autre car je sais que tu avais fait un dépôt de ton roman mais tu avais oublié où. Il me donnera le livre. Je clouerai alors le bec à Jean-Pierre Vailler et je garderai le magot entier. »

Elle sortit un revolver et n'attendit pas une réponse de son mari avant de tirer. Elle avait pleinement joui de l'exposé de son plan, cela lui suffisait. Le corps d'Alexandre de Broussouve tomba spontanément à l'eau sous l'effet de la balle qui l'avait frappé à bout portant.

Les deux amants s'embrassèrent puis Michel Gravois prit la barre. C'était la première fois qu'il voyait un homme mourir mais il était en vacances. Les embruns fouettaient son visage, lui rappelant son enfance, passée pas très loin d'ici, avant qu'il n'entreprenne ses longues études et ses non moins longues recherches.

Avec les brevets qu'il allait enfin pouvoir déposer, il serait bientôt riche.

« C'est étrange que tu n'ais jamais cherché à savoir ce que tu allais devenir ainsi que ton invention… Comme quoi les savants sont aussi de grands

superstitieux » dit tout d'un coup Ludivine de Broussouve.

Il la regarda.

« Et pourquoi partagerais-je le magot ? Sans compter que, toi vivant et ton invention rendue publique, on pourrait tout comprendre. Et puis, voyager dans le temps peut poser d'incommensurables difficultés dans la vie de chacun… Si certains s'amusent à changer l'histoire, peut-être cesserais-je d'exister. »

Le chercheur compris trop tard. Une balle se logea dans son front et son corps bascula dans la mer à son tour.

Elle appuya sur le bouton vert et le bateau disparut dans une tempête magnétique, laissant les deux cadavres du futur en nourriture pour les poissons.

Chapitre 5

Ludivine de Broussouve était allongée sur la pelouse de sa propriété de Kermerlin, prenant le soleil et portant juste des lunettes noires. Il n'y avait personne qui pourrait admirer le corps parfait de la veuve encore jeune. Elle profitait du soleil et des odeurs de la mer que le vent côtier lui ramenaient. Ses vacances seraient éternelles.

Comme par réflexe, elle plongeait sa main régulièrement dans le paquet de caramels mous posé à côté d'elle et se mettait à mâcher. C'est elle qui avait donné cette détestable habitude à son défunt mari mais le cholestérol et les caries dentaires ne l'avaient pas achevé assez vite.

Il fallait tout de même qu'elle fasse attention, sinon elle ne resterait pas aussi sportive très longtemps. Or, elle adorait nager des heures dans l'océan, ce qui nécessitait une grande forme physique.

Elle relut avec plaisir pour la quinzième fois au moins l'article de journal qui expliquait que son mari avait été vu à la barre de son bateau, partant en mer le lendemain de l'appel de son avocat, pour ne jamais revenir. Ah si le grand homme s'était souvenu d'avoir

déposé son manuscrit chez un notaire, il ne serait pas suicidé à cause des calomnies d'un plagiaire.

Finalement, le jugement prenant acte de la mort d'Alexandre de Broussouve allait sans doute pouvoir venir très vite, avant qu'on retrouve peut-être le bateau au fond de la mer, avec un gros trou dans la coque mais vide de toute trace de vie. Quant à l'invention de son ancien amant, il ne restait plus de trace depuis l'incendie mystérieux qui avait éclaté dans son atelier. L'exemplaire fixé à côté de la carlingue du navire coulé avait, lui, fini au fond de l'océan après avoir été correctement brisé en petits morceaux.

Ludivine de Broussouve plaça sur son visage le vieux chapeau de paille de son défunt mari : elle ne voulait pas y être trop bronzée car sa peau y était délicate. Et rien de pire qu'un coup de soleil mal placé pour vous empêcher de jouir de vacances, même éternelles.

Elle s'endormit, satisfaite.

Le malheur des uns

Chapitre 1

Cette fois, l'obus n'était pas tombé loin. Le fragile plafond de bois avait failli s'écrouler. Les hommes présents avaient été noyés dans la poussière. Les lignes allemandes n'étaient qu'à quelques dizaines de mètres. La préparation d'artillerie en cours ne pouvait d'ailleurs signifier qu'une chose : l'attaque était imminente.

Elle tombait bien, d'ailleurs, cette attaque. Tout le monde avait dû se réfugier dans le petit abri, au milieu de la tranchée, et rester aux aguets, l'arme prête. Du coup, plus personne ne songeait à se poser des questions sur la présence de ce type décidément trop propre pour être honnête. Comment pouvait-il être d'apparence aussi civilisée dans cet environnement boueux ?

Il était là, dans l'abris, avec les autres. Il avait obéi aux ordres, comme les autres. Il avait placé sa baïonnette au bout de son fusil comme s'il avait fait ça tous les jours ces trois dernières années, presque comme tous les autres. Mais quelque chose clochait.

Le ciel était bleu. Quelle connerie la guerre ! Ils auraient pu tous se dorer au soleil… dans d'autres

circonstances. Même si le soleil n'avait pas pu encore sécher toutes la gadoue. Le dernier orage ne datait que de quelques heures. Et les obus qui retournait sans cesse le terrain ne facilitait pas l'écoulement de l'eau vers des mares. Alors, tout restait stagnant. Surtout le sang. Le soleil qui commençait à chauffer amplifiait les odeurs, surtout de pourriture. De crasse, aussi.

Tout d'un coup, Julien, un sergent chef qui était à côté du type propre, comprit pourquoi quelque chose n'allait pas. Que ce type soit propre, sans gadoue. Bon. Admettons. Il venait de l'arrière, en renfort, après les pertes importantes des derniers jours. Mais même dans les réserves, personne ne perdait son temps à se parfumer comme dans un salon. Et ce type sentait quelque chose d'extraordinairement subtil. Ce n'était même pas une quelconque eau de Cologne à la lavande.

« Dis moi, comment tu t'appelles déjà ? » lui demanda Jucien.

« Moi, sergent ? » répondit-il

« Oui, toi »

« Marcus, sergent. »

« Marcus ? Mais tu sors d'où avec un nom pareil et ton accent des beaux quartiers ? »

Marcus n'eut pas le temps de répondre. Les cris avaient été lancés. Ils franchirent en un clin d'œil la faible distance qui les séparaient de la tranchée française. Les fusils tirèrent en désordre, des deux côtés.

Les morts se multipliaient. Quelques blessés se traînaient un peu à l'écart avant d'être touchés de nouveau. Pas un n'allait survivre. Marcus le savait : il avait bien étudié les archives militaires.

Il tua deux allemands puis se cacha derrière un poteau. Là, il décida de prendre sa montre. Julien n'en crut pas ses yeux. Ce type avait une montre à gousset dans une tranchée et il ne trouvait rien de mieux que de regarder l'heure en pleine attaque. Pas de doute : c'était un traître qui voulait coordonner une trahison avec un élément de l'attaque… Mais ce court instant de distraction lui fut fatal : un soldat allemand ajusta son fusil et lui tira une balle en plein front.

Chapitre 2

Elle marchait dans la rue, oubliant un instant la guerre grâce au ciel bleu. Après tout, très peu de bombes étaient tombées ici. Moins d'une douzaine en trois ans. Les B29 américains passaient souvent au dessus de la ville mais c'était en général pour détruire d'autres objectifs, bien plus loin. Il y avait d'ailleurs encore eu une courte alerte, le matin même, vers sept heures. Un bombardier était passé et était reparti, sans lâcher la moindre bombe. Sans doute avait-il connu un incident technique. Depuis quelques mois, elle aurait presque pu croire que la ville faisait peur aux puissants B29 tant ils s'évertuaient à l'éviter.

Tout d'un coup, elle s'arrêta, tétanisée. Elle venait de voir un occidental qui se cachait derrière une maison, dans une ruelle qu'elle avait empruntée pour revenir chez elle. Il avait vu qu'elle l'avait remarqué. Ils étaient seuls : personne ne s'était aventuré dans cet endroit. Crier ne servirait à rien. Sans doute était-il un pilote d'un avion abattu ayant réussi à sauter en parachute. Sans doute avait-il une arme. Et que pourrait faire une faible femme japonaise contre un occidental assoiffé de sang ? Il lui faudrait sans doute mourir. Mais avec honneur, sans un cri. Elle ne pourrait pas même fuir : la ruelle était droite durant plusieurs dizaines de

mètres. Ses chaussures ne lui permettaient pas de courir : il l'aurait rejointe et tuée avant qu'elle ait pu atteindre la grande rue.

Il regarda autour de lui, vérifiant qu'ils étaient seuls, et se dirigea doucement vers elle. Il souriait et gardait les mains ouvertes. Il n'avait pas d'arme. Elle était estomaquée. Que voulait-il ? Se rendre ?

« Il est bientôt 8h14. Vous devriez vous mettre à l'abri » dit-il en japonais.

Elle resta bouche bée. Elle continua de l'observer en silence alors qu'il se plaçait le dos contre un mur solide qui protégeait une grande propriété. Puis il sortit une montre et se mit à la regarder nerveusement. Etait-il devenu fou ?

Il sortit d'une poche de son curieux vêtement argenté, à peine dissimulé par une sorte de grand poncho noir, une cagoule brillante et il la mit sur sa tête. On ne voyait plus son visage. Tout juste devinait-on ses yeux derrière un verre fumé. Il mit des gants, prenant bien la précaution de garder sa montre toujours sous les yeux, un doigt sans arrêt posé sur le remontoir.

Un instant, elle fut distraite de son étonnement par les sirènes d'une nouvelle alerte. Des bombardiers qui passaient, sans aucun doute.

Il y eut un bruit terrible qui succédait à une lumière aveuglante. Une tempête de feu s'était levée. Elle se sentit brûler. Tout s'écroulait autour d'elle. Seul

le mur où s’appuyait l’occidental tenait bon dans tout le quartier. Il était trop solide, même pour cette terrible tempête, ce feu de dragon.

Elle mourût en respectant la règle qu’elle s’était imposée : sans un bruit. Il ne restait d’elle qu’une ombre blanche sur le sol calciné.

Il décida qu’il valait mieux en rester là et il appuya sur le remontoir de sa montre avant que celle-ci ne fut plus utilisable.

Le mur était toujours là. Il le serait encore plusieurs années plus tard. Il serait d’ailleurs souvent photographié tant sa persistance étonnera. Lui n’avait pas été détruit.

Chapitre 3

Dans le salon, tous étaient assis sur de beaux fauteuils en cuir. Ils étaient en parfaite harmonie avec cet intérieur de grande bourgeoisie. Sur une table basse, des verres de cognac entouraient une bouteille du même breuvage sur laquelle on voyait une date : 1900, avec la mention « cuvée spéciale du vingtième siècle ». Au signal du maître de maison, chacun porta un toast et se mit à déguster le contenu de son verre.

« Alors, comment trouvez-vous ce cognac ? » demanda à la cantonade l'hôte, un homme entre deux âges mais déjà d'assez forte corpulence.

« Il n'a pas vieilli » dit, comme déçue, une jeune femme assez séduisante dont la jupe courte donnait quelques idées aux hommes présents.

« Bien sûr ! En provenance directe du bar du Titanic ! C'était un jeune cognac et il le reste donc. J'avais eu une autorisation pour la ramener. Comme tout a coulé, les services de sécurité ont estimé qu'il n'y avait aucun danger particulier… »

« Il est très bon, tout de même » le complimenta Marcus.

« Et vous, mon cher Marcus, où avez-vous été, finalement ? »

« J'ai fait deux voyages dont je dois admettre n'avoir rien rapporté. Un bref séjour dans une tranchée française durant la guerre de 1914-1918 et un encore plus bref au matin du 6 août 1945 à Hiroshima. »

« Pas mal, question émotions fortes… » dit un autre.

« Tout cela n'aura qu'un temps. Il vaut mieux en profiter pendant que c'est possible. Je pense que sous peu nous ne pourrons plus faire de tels voyages » soupira Marcus.

« Auriez-vous été dans l'avenir pour faire de telles prédictions ? » sourit l'hôte.

« Non, bien sûr. Vous savez que c'est techniquement impossible. On reste accroché à son époque et on ne peut pas « monter » autrement que pour y revenir, très exactement au moment de son départ. D'ailleurs, avant mon premier voyage, j'avais du mal à croire à la réalité du phénomène puisque le voyageur ne disparaît pas : il part et revient au même endroit, au même instant. Seule sa position a changé, comme instantanément, la main toujours crispée sur le chronokine, en général dissimulé sous la forme d'une montre… »

« Alors, où est le problème ? »

« Vous savez que, déjà, il est devenu pratiquement impossible d'aller dans l'antiquité égyptienne. Bethléem et Jérusalem sont interdits sur un

siècle, au début de l'ère chrétienne et quelques dizaines d'années avant. Il en est de même de l'Arabie du septième siècle. Et les zones interdites se multiplient chaque jour… »

« Je vois ce que vous voulez dire. On ne peut pas prendre le risque d'avoir plus de touristes que d'autochtones à un moment donné, surtout si ce moment est historique. »

« Et il y a bien plus de morts ou de futurs vivants que de vivants à un moment donné. Le problème est là. Nous sommes trop nombreux par rapport à ceux que nous voulons visiter sans modifier en rien notre propre passé. »

« Alors trinquons une fois encore à nos beaux voyages. Bientôt, alors, nous serons réduits à revenir aux bonnes vieilles méthodes : les jeux de simulation ! Finis les vraies émotions fortes ! » soupira le maître de maison, esquissant un sourire de regret.

Tous burent de ce cognac qui avait été destiné aux riches passagers du Titanic pour sa croisière inaugurale.

Nostalgie de la volupté

Chapitre 1

Il avait encore un peu de mal à s'y faire. Mais l'odeur de la rigole d'eau usée, qui coupait la rue au milieu, ne le dérangeait presque plus. Cet égout à ciel ouvert était l'élément le plus répugnant de cette époque par ailleurs absolument répugnante. Du moins c'était son avis. Le plus désagréable restait cependant de devoir marcher vers le centre de la rue lorsqu'il fallait laisser passer quelqu'un se tenant « sur le haut du pavé ». Il demeurait parfois un peu sujet à des accès brusques de nostalgie d'un temps où cette expression n'était que figurée.

L'hygiène était partout lamentable. Pas une bouche ne semblait pouvoir exister sans qu'il y manqua au moins deux ou trois dents et qu'une haleine fétide ne s'en échappât à chaque fois qu'elle s'ouvrait. Les odeurs des corps, de même, le répugnaient.

Malgré tout, c'était ici et à cette époque là qu'il avait choisi, une nouvelle fois, de venir. Il venait pour s'encanailler. Il venait ressentir l'effet euphorisant de cette crasse qui brisait toute son éducation, tous ses

préceptes de bonnes mœurs. Il venait chier sur les bonnes mœurs.

La rue était répugnante, les gens qu'il croisait étaient répugnants, l'endroit où il allait était répugnant. Mais elle, elle ne l'était pas. Elle était à la fois le charme qu'il voulait et la douceur d'une jeune femme à la douce odeur de lait et de composition florale subtile.

Contrairement au début de ses pérégrinations, désormais, il ne s'attardait plus dans cette ville à cette époque. Il venait, apparaissant dans un endroit discret. Il faisait ce qu'il avait à faire. Et puis il repartait du même endroit. Le service de police temporelle commençait à le regarder de travers mais, jusqu'à présent, ne s'était pas opposé à ses voyages.

Le plus difficile, finalement, c'était de bien cacher le chronokine. Ces abrutis de fonctionnaires formalistes de la police temporelle veillait que tous ses papiers fussent bien correctement remplis mais ils n'avaient pas eu l'idée d'exiger que les chronokines pussent prendre la forme d'autre chose qu'une montre. Aux époques où les montres n'existaient pas, il fallait donc s'en servir comme d'un bijou. Et lorsqu'un homme n'était pas sensé avoir un bijou, eh bien, il fallait le cacher.

S'il ne revenait pas, la police temporelle saurait le retrouver : avant tout voyage, on implante dans chacune des poitrines des chrononautes un émetteur

permettant de le localiser. De temps en temps, il arrivait qu'il fut nécessaire de porter secours à quelque touriste menacé du bûcher pour prophéties diaboliques et diverses autres incriminations. Ces imprudents ne parviendraient plus jamais à obtenir un permis de voyager dans le temps.

Du coup, il ne restait que des gens sérieux et prudents.

Il dut s'écarter au plus vite : une mégère venait de jeter le contenu de son pot de chambre par sa fenêtre du troisième étage. Il avait failli tout prendre sur la tête. Certains gamins avaient failli rire. Tous les autres avaient détourné la tête. Tous sentaient que cet homme qui marchait au milieu d'eux, habillé avec de belles étoffes, n'était pas n'importe qui.

Inutile de risquer des ennuis en se moquant d'un homme de qualité.

Chapitre 2

La distance entre l'endroit d'émergence et la sorte d'hôtel où il se rendait était assez importante pour qui n'avait plus l'habitude de marcher. Enfin, il y parvint. La lanterne rouge était allumée et les volets clos : l'endroit était ouvert.

Il poussa la porte et entra.

La propriétaire des lieux se précipita vers lui en faisant assaut d'amabilités à l'égard de l'un de ses meilleurs clients. Il résista à l'envie de vomir à la vue de cette grosse bonne femme à qui il manquait une dizaine de dents et dont les rides devaient bien contenir quelques tonnes de substances nauséabondes.

Il sortit une pièce d'or, comme d'habitude, et la jeta en l'air vers la grosse femme, la maintenant ainsi à bonne distance. Elle était toujours aussi habile pour attraper quelque chose précieuse au vol. La pièce ne tinta nulle part mais fut absorbée par les deux mains qui s'étaient refermées sur elle. La tenancière sourit, s'inclina avec déférence et montra d'un large geste bien ample le salon.

Dans la pièce, cinq divans étaient rassemblés en cercle. L'un était vide mais les quatre autres contenaient chacun une fille aux tenues étonnantes pour l'époque, par leur impudeur. Selon les critères autochtones, elles

étaient presque nues. A une autre époque, elles auraient simplement mis une tenue d'été. Et sans compter que les plis des vêtements étaient amples. Rien de collant, de moulant ou mettant délicatement en valeur quelque charme. Non, c'était du charme à l'état brut.

C'était ça qu'il venait chercher.

Toutes les filles s'étaient tournées vers le visiteur en souriant. Mais, désormais, toutes savaient ce qu'il allait faire, comme à chaque fois. Toutes se rallongèrent avec langueur dans leur divan, sauf une. Elle trépignait d'impatience, souriant plus que de raison.

Il fit le geste attendu. Elle se leva et vint le rejoindre. Elle lui prit la main et l'emmena à l'étage, dans une chambre contiguë à celle d'une de ses consoeurs, celle qui manquait en bas, et qui sortait précisément à cet instant, raccompagnant quelque bourgeois abruti par l'alcool d'un mauvais vin. Elle referma la porte.

« Je vous attendais, Monseigneur… J'aime ce métier plus que tout au monde, comme je vous l'ai dit. J'aime les hommes rustauds tels qu'on les trouve ici. Mais j'aime votre compagnie plus que tout. J'aime ce charme discret, votre propreté impeccable, votre douce odeur, la souplesse de vos mains… J'aimerais tant que vous m'emmeniez, quelquefois… »

Il rougit un peu mais continuait de se déshabiller. Il lui avait déjà dit à quel point il aimait sa peau de pêche qui la rendait si différente de ses consoeurs.

Mais, alors qu'il posait son vêtement sur une chaise, quelque chose ne parvint pas à rester dans la poche et tomba lourdement sur le parquet avant de rouler sous le lit. Elle fut prompte à vouloir rendre service et se précipita pour retrouver l'objet à tâtons. Il était blême, sachant bien ce qui était tombé. La fille le ressortit de sous le lit et le regarda avec une grande surprise.

« C'est… C'est un bijou de famille… » dit-il.

« Un chronokine » répondit-elle doucement alors qu'on sentait des larmes de déception se nouer dans sa gorge.

Traumatisme d'enfance

Chapitre 1

Pierre se leva sans difficulté. Il appuya sur le gros bouton de son réveil et, aussitôt, les piaillements d'oiseaux synthétiques s'arrêtèrent. Il avait bien dormi et le soleil brillait dans le ciel bien qu'il ne soit que sept heures. Il le voyait au travers des étoffes épaisses qui couvraient la fenêtre. Depuis qu'il avait sept ans, il mettait un point d'honneur à se lever tout seul sans que sa maman vienne le chercher. L'âge de raison, ça compte. Et, bientôt, il aurait huit ans. Il se demandait bien ce qu'il allait devoir faire de plus lorsque son prochain anniversaire arriverait. Il décida d'ouvrir seul, pour la première fois, les lourds rideaux en actionnant le système de cordes coulissantes, comme il avait vu sa mère faire tant de fois. Le soleil apparut soudain dans toute sa luminosité. Il brillait bien mais il était encore rouge et très bas. Lui aussi se levait.

Pierre descendit dans la cuisine. Sa maman l'embrassa. Il entendait son père chanter en se rasant, dans la salle de bains. Le petit déjeuner de Pierre l'attendait. Un grand bol de chocolat chaud fumait à côté de pain grillé tartiné. Sa maman préférait encore

éviter qu'il ne manipule trop un couteau. Elle le laissait couper sa viande mais, le matin, Pierre trouvait toujours ses tartines beurrées en se levant. Il déjeuna seul tandis que sa maman rangeait la maison.

Quand il sortit de la salle de bains, son père vint embrasser Pierre. Il sentait bon comme tous les jours. Puis il mit son manteau, dit au revoir à Pierre et alla dans l'entrée. La mère de Pierre prit le prétexte de fermer au verrou derrière lui pour le rejoindre avec un petit sourire. Pierre savait que sa mère, comme tous les matins, embrasserait son père sur la bouche. Il les avait suivi un matin. Beurk. C'était dégoûtant. Il avait bien essayé une fois avec sa copine Géraldine mais c'était vraiment répugnant. Géraldine avait été d'accord. Et ils avaient décidé de ne pas recommencer, ni d'en parler à quiconque. Pas même à cet imbécile de Hubert qui prétendait avoir couché avec fille. En fait, tout le monde savait bien que Hubert avait partagé sa tente, durant ses vacances, avec sa cousine de quinze ans, mais qu'ils avaient chacun un sac de couchage. Personne ne rappelait ce détail car Hubert était le garçon le plus fort de la classe et il n'aimait pas qu'on insiste trop sur ce point là…

Chapitre 2

Il faisait froid mais Pierre était bien couvert. Il était un peu en avance et très joyeux. Il sautillait sur le chemin de l'école. Sa maman l'avait embrassé puis était parti en voiture. Le quartier était sûr, l'école n'était en plus qu'à pas même deux cents mètres. Mais y aller en voiture nécessitait de faire un grand détour à cause des sens interdits nombreux dans ce quartier pavillonnaire où les habitants tenaient à leur tranquillité. Depuis qu'il avait sept ans, Pierre avait insisté pour y aller à pieds. Sa maman avait un peu hésité. Les premières fois, Pierre savait bien qu'elle l'avait suivi discrètement mais, maintenant, elle avait confiance.

Pierre s'engagea dans un jardin public. L'école était juste de l'autre côté du jardin, au bout d'une impasse qui s'arrêtait aux grilles. D'autres enfants traversaient la pelouse car venant d'autres parties du quartier mais, lui, il était sur la grande allée bordée de bancs.

D'habitude, il n'y a personne sur ces bancs à cette heure ci.

Chapitre 3

« Pierre ! »

Pierre s'arrêta. Il avait bien vu qu'il y avait un monsieur assis sur le banc devant lequel il venait de passer mais il n'y avait pas vraiment fait attention. C'est pourtant ce monsieur qui venait de l'appeler par son nom. Il en était sûr. Il se retourna.

L'homme le regardait tout en restant assis. Il souriait.

« Pierre ? Tu viens t'asseoir à côté de moi ? »

« Pourquoi ? Ma maman m'a dit qu'il ne fallait pas s'arrêter pour parler à des inconnus » répondit Pierre.

« Ta maman a bien raison mais, en fait, je ne suis pas tout à fait un inconnu ».

Pierre le regarda avec attention. En effet, il ressemblait vaguement à son papa, sauf la coiffure. Et son imperméable. Ce monsieur était mieux habillé, comme s'il était riche.

Intrigué, Pierre s'approcha mais il garda une certaine distance pour empêcher l'homme de l'attraper sans devoir au préalable se lever.

« Pierre, je voudrais te poser une question. Une question qui va peut-être te sembler idiote mais, quand tu grandiras, tu comprendras que c'est très important. Et

plus tu comprendras que c'est important, moins tu sauras répondre à la question. Alors, c'est pour ça que je suis revenu ici, dans le passé, pour me poser la question quand j'étais toi… »

Pierre ne comprenait pas bien ce que voulait l'homme. Il l'écoutait, immobile, en restant sur ses gardes.

« Vous voyagez dans le temps ? » demanda Pierre.

« Oui » répondit l'inconnu.

« Mais papa et maman m'ont toujours dit que c'était impossible ! »

« Ton papa et ta maman ont raison aujourd'hui mais, plus tard, ça va changer. On pourra le faire. Tu sais, il y a un siècle, aller dans l'espace semblait impossible. Mais tu sais bien que, déjà de ton temps, des hommes sont allés là-haut. Eh bien, c'est pour tout pareil… On appelle ça le progrès. Certaines grandes personnes s'en désolent, d'autres s'en réjouissent, mais c'est comme ça ! »

« Le progrès ? »

« Oui. »

« Ah. »

« Maintenant, Pierre, je voudrais te poser une question. Je peux te poser une question ? »

« Une seule ? »

« Oui. Mais elle est très importante pour moi. »

« D’accord. »

« Voilà : c’est quoi l’important, pour toi, dans la vie ? »

« C’est ça votre question ? » se moqua Pierre. Il ne savait pas si c’était très poli mais il pouffait. Il ne pouvait pas s’en empêcher. C’est idiot cette question.

« Oui » répondit gravement le monsieur, qui semblait mécontent.

« Et c’est parce que vous avez perdu la réponse que vous voyagez dans le temps ? »

« Oui »

« Alors moi, jamais je ne voyagerai dans le temps. C’est trop idiot ! »

L’homme fut éberlué mais disparut aussitôt. Pierre se demanda pourquoi il s’était arrêté auprès de ce banc. Il n’y avait rien. Il se souvenait juste qu’il ne fallait pas qu’il voyage dans le temps. C’est idiot : on ne peut pas le faire. Papa et maman l’ont dit plein de fois. Pierre vit Géraldine auprès de l’école. Il courut pour la rejoindre.

Chapitre 4

« Ce week-end, je suis allé en Egypte au temps des pharaons. J'ai vu Amèntonfils III… »

« C'est Aménophis III, Géraldine » corrigea Pierre en soupirant. Cette fille est vraiment une idiote. Comment a-t-il pu l'épouser ?

« Mais comment le sais-tu ? Tu y étais, toi, en Egypte ? » rétorqua Géraldine.

Pierre ne répondit rien. Il se contenta, comme à chaque fois que Géraldine étalait son inculture, de montrer, en soupirant, la bibliothèque.

« Ah, oui, les livres ! Les livres ! Les livres ! Monsieur les aime, ses livres ! »

Elle était repartie pour une bonne demi-heure selon l'estimation de Pierre. Stupide, inculte, ne reconnaissant jamais ses erreurs, hystérique… Mais, bon Dieu, pourquoi l'avait-il épousée ? Oui, bon, d'accord, ils se connaissaient depuis l'école primaire. Ils s'étaient embrassés quand ils avaient sept ans. Sans beaucoup aimer ça, s'il se souvient bien. Mais il y a prescription, depuis le temps !

« Mais voyager dans le temps, ça, Monsieur ne veut pas. »

Ca y était, elle était arrivée au nœud gordien ! Et en un temps record, sans jeu de mot. En effet, Pierre

refusait de voyager dans le temps. Et il n'arrivait pas à comprendre pourquoi. Depuis qu'il était tout gosse, bien avant que ça ne soit possible, il avait toujours détesté les aventures de chrononautes. Même les films.

Et puis, lorsque le voyage dans le temps était devenu possible, il avait d'abord été sceptique sur la réalité du phénomène. Lorsque des amis se mirent à voyager, il fut bien obligé d'admettre que c'était possible. Mais il se sentait venir des sueurs froides dès qu'il approchait d'une agence de voyages dans le temps. Alors Géraldine avait fini par voyager seule ou avec des amis. Mais elle demeurait une parfaite idiote.

Chapitre 5

« Cher monsieur… »

Pierre n'aimait pas quand son psychanalyste commençait une phrase comme cela. D'autant qu'il ne pouvait que l'imaginer se croiser les doigts, se faire craquer les articulations, porter sa main devant sa bouche avant de tousser pour s'éclaircir la voix. Pierre était allongé sur le divan et son psychanalyste était assis derrière lui.

« En général, les personnes qui viennent ici ont des problèmes très différents les uns des autres mais les symptômes sont globalement les mêmes : des angoisses, des choses comme ça. Votre divorce s'est plutôt mal passé et je comprendrais que, en lui-même, il soit la raison de votre visite. Mais votre problème remonte à votre enfance me dites-vous… »

« En fait, je crois que j'ai deux problèmes. Je suis allergique à l'idée même de voyager dans le temps, cela depuis que je suis tout enfant, d'aussi loin que je me souvienne… »

« Alors même que le voyage dans le temps n'existait pas. Très intéressant… Continuez… »

« Et, depuis ma dépression qui a suivi mon divorce, je me pose beaucoup de questions… Du genre : à quoi sert la vie que je mène ? Tout ça. Le plus terrible

est que j'ai l'impression que les enfants le savent puisqu'ils ne sont pas tourmentés. Que moi-même je le savais quand j'étais enfant. »

« Alors, j'ai un seul conseil. Surmontez votre phobie et allez demander à l'enfant que vous étiez une réponse à ces questions. »

Pierre prit l'engagement de le faire avant sa prochaine consultation.

Châtiment et crime

Chapitre 1

L'homme semblait pourtant bien ordinaire. Calme. Propre. Sage. François avait du mal à assimiler le monstre qu'il avait imaginé avec cet homme là, qui avait les menottes aux poignets, à quelques mètres de lui.

« Les tests ADN ont démontré que cet homme est bien le coupable » dit le juge d'instruction.

François regarda le juge. Il opina de la tête. Puis il regarda l'homme. Celui-ci baissa la tête, regardant ses chaussures, fuyant le regard de François. François sut dès lors que cet homme était le coupable. Et son regard devint brutal. Sauvage. Rempli de haine.

Mais François ne bougea pas. Il ne frémit pas. Il se remit à lire le rapport qu'il avait en mains. Pour la trentième fois au moins. Mais ses mains ne tremblaient plus. Même à la lecture des horreurs que ce document contenait. Une liste d'horreurs plus abominables les unes que les autres.

Chapitre 2

L'homme avait été condamné rapidement. François était resté digne. Il avait refusé de commenter, de parler à la presse, même pour dire sa satisfaction. Depuis le jour où « cela » était arrivé, François restait le plus souvent silencieux. Silencieux mais digne. Son regard était plus dur. Mais il était toujours digne.

Il avait repris son travail. Son congé maladie ne pouvait pas s'éterniser. Son employeur n'avait pas posé de question mais plus d'un an de congé, c'est beaucoup. François avait eu du mal à remettre les pieds au bureau. Les premiers jours avaient été durs. Ses collègues firent tout ce qu'ils pouvait pour être gentils. C'était ça aussi, surtout peut-être, qui le mettait mal à l'aise. On le regardait comme un handicapé. Comme quelqu'un de fini. Comme quelqu'un qui ne serait plus jamais celui qu'il avait été. Et c'était vrai que plus jamais il ne serait François le joyeux. Plus jamais.

L'argent des assurances avait couvert le « préjudice » estimé selon les barèmes officiels. L'homme qui était coupable du malheur ne pouvait évidemment pas payer autant d'argent. D'une certaine manière, François était riche. Il avait pu payer son avocat et même rembourser le crédit pour son

appartement. Pour son grand appartement. Pour son trop grand appartement.

Comme il gagnait bien sa vie, mais qu'il ne dépensait plus guère, il devint même encore plus riche. Et solitaire.

Il avait besoin de vraies vacances, lui avait-on dit. Qu'il sorte un week-end. Il y avait même des promotions sur les voyages dans le temps à l'époque des dinosaures.

François n'avait jamais voyagé dans le temps. C'était là un loisir impossible pour une famille ayant son niveau de vie. Mais, maintenant qu'il était seul… Il se décida et , un week-end, décida de partir une semaine au Mésozoïque. L'un des grands avantages du voyage dans le temps était de pouvoir ainsi partir longtemps sans s'absenter réellement de sa propre époque : on revenait à l'instant même de son départ !

Ah, voir un tyrannosaure se battre avec un tricératops. Oui, il avait pu oublier ses malheurs, bien à l'abris dans son véhicule à coussin d'air qui flottait sur la savane.

Chapitre 3

François retrouvait le sourire depuis qu'il se prenait, de temps en temps, des congés temporels. Il redevint, petit à petit, le François joyeux tant apprécié de ses collègues. Tout le monde oublia ses malheurs. Même lui, croyait-on. Il avait voyagé dans la préhistoire, dans l'antiquité, au Moyen-Age, dans les débuts de l'ère industrielle…

Mais il n'oubliait pas. Il avait simplement appris à vivre avec. Sauf le soir. Le soir, il rentrait dans son immense appartement. Il se couchait dans son grand lit froid, seul. Parfois même, il allait dans la petite chambre d'à côté. Sa mère l'avait persuadé de vider la pièce. Cette chambre était donc vide, il n'y avait plus rien à y voir. Pourtant François revenait et croyait retrouver ses heureuses années. Mais il ne retrouvait que des grosses larmes coulant abondamment sur ses joues.

Un soir, il prit sa résolution.

Il avait débuté ses voyages très loin dans le passé et s'était progressivement rapproché e l'époque actuelle. Le chargé de clientèle ne fit donc aucune objection au fait qu'il cherche à voyager dans une époque assez récente, cinq ans auparavant. C'était au début de son mariage. Il se crut obligé de le préciser. Le chargé de clientèle lui rappela que la loi était stricte : il n'avait pas

le droit d'interférer avec le passé. En particulier, chercher à entrer en contact avec lui-même dans son propre passé pouvait être dangereux. François sourit. Il confirma qu'il savait.

Chapitre 4

L'homme était là, assis sur un banc du jardin public. Il ressemblait à un bon bourgeois ordinaire. Il fumait calmement une cigarette. A cette époque, c'était encore légal en public. A cette heure tardive, alors que le parc allait bientôt fermer, François et lui étaient seuls dans le square. Plus tôt, dans la journée, François était allé voir son appartement. Oh, de loin, bien sûr. Mais il avait pleuré en voyant sa femme et sa fille sortir dans la rue.

Il savait que l'homme avait ses habitudes dans ce square, depuis très longtemps. Mais la fille de François était encore trop petite pour venir y jouer avec sa mère.

François s'approcha de l'homme. Celui-ci leva la tête avec étonnement. Il n'avait guère l'habitude d'être ainsi dévisagé par un parfait inconnu.

« On se connaît ? » demanda-t-il avec une légère irritation dans la voix.

« Pas encore » répondit François en sortant un revolver de sa poche, et en le tenant avec un gant chirurgical afin de ne pas laisser d'empreinte. Il avait acheté l'arme l'après-midi même dans une banlieue peu recommandable auprès d'un type qui s'était fait arrêté ensuite, expliquant où, combien et comment il vendait ses revolvers lors de son procès.

L’homme eut sans doute peur. Pas très longtemps. Les gardiens du square entendirent deux ou trois détonations. Avec l’écho, nul n’est jamais très sûr… L’homme avait été tué. Mais François avait appuyé sur le déclencheur de son chronokine après avoir lâché son arme et rangé son gant dans sa poche.

Les gardiens du square trouvèrent le revolver. Ils trouvèrent le cadavre. La police fut appelée mais il n’y avait aucun indice, aucun mobile. La victime n’avait pas d’ennemi connu. C’était un bon père de famille. Il fut pleuré par sa femme, ses enfants, tous ses amis. La ville entière s’inquiéta qu’un meurtre ait eu lieu dans le square si tranquille. Et puis on oublia.

Chapitre 5

Sa fille vint réveiller François.

« Maman est déjà levée ! Elle a préparé le petit déjeuner ! »

François grogna mais il était heureux. Jamais cette journée n'aurait dû commencer comme cela. Mais il avait jeté le gant chirurgical dans une poubelle publique en revenant de son voyage dans le temps. En rentrant, sa femme lui demanda où il était allé. Il ne répondit pas vraiment, se contentant d'expliquer qu'il était allé se promener.

« Tiens, je vais aller au parc avec notre fille. Il fait beau. Tu veux venir ? »

François déclina la proposition. Il ne voulait plus aller dans le parc.

Ils étaient à peine partis qu'on sonna. François alla ouvrir. Deux policiers entouraient un troisième homme. Les policiers avaient brandi leur badge. L'un demanda s'ils pouvaient entrer. François s'écarta et leur fit signe de se diriger vers le salon. Quand ils furent tous les trois passés, il referma la porte et alla les rejoindre. Il les pria de s'asseoir mais l'homme qui n'était pas un policier déclina l'invitation. Aucun ne s'assit.

C'est cet homme là qui prit alors la parole.

« Monsieur, vous êtes coupable de meurtre. Et pas n'importe quel meurtre. Le meurtre de celui qui allait violer et tuer votre petite fille et votre femme. »

François s'assit, au bord de l'évanouissement. L'homme sourit. L'attitude de François était un aveu. Les policiers se placèrent autour de François. Le troisième homme lui fit au contraire face.

« Notez bien que je vous comprends… Sans doute aurais-je eu la tentation de faire de même dans une situation similaire. La tentation, vous pouviez l'avoir. Mais y céder est interdit. Vous le saviez. Combien de fois n'a-t-on pas envie de tuer ? Cet imbécile qui chante à tue-tête dans l'appartement d'à côté à trois heures du matin. Pan. C'est si simple. Si définitif. Le chauffard qui m'a abîmé ma voiture. Pan. La mégère que j'ai épousée… »

« Non. Pas ma femme. Ma femme est douce. Elle est bonne. Jamais, jamais je ne pourrais… » cria François en se relevant.

L'homme sourit. François se rassit, les yeux humides.

« Mais l'homme qui a tué votre bonheur… L'homme qui a sali ce qui était le plus précieux de votre vie… Lui, vous pouviez le tuer. Peut-être même vous êtes vous dit que vous deviez le tuer. Œil pour œil, dent pour dent… »

« J’ai sauvé ma fille et ma femme ! Ce n’était pas de la stupide vengeance ! »

« Mais vous auriez pu simplement être là quand il a agressé celles qui vous étaient chères. Etre là et l’empêcher. Non, il fallait que vous le tuiez. Vous les sauvez mais vous vous vengez aussi. Admettez-le. »

François se tut.

« Œil pour œil, dent pour dent, cela marche toujours, vous savez. La nouvelle loi prévoit les cas comme les vôtres. Nous allons donc vous éliminer. »

« Mais la peine de mort n’existe plus… »

« Je n’ai pas dit qu’on allait vous tuer, sauf à l’état d’embryon » dit l’homme en sortant un chronokine.

« Mais si je n’ai jamais existé, jamais ma fille… »

« En effet. C’est triste pour cette petite fille… Mais votre femme n’aura pas à se promener dans le parc, si cela peut vous rassurer. »

La vraie mort de Sherlock Holmes

Chapitre 1

Depuis son enfance, Gwendoline lisait des romans policiers des siècles passés. Elle adorait Sherlock Holmes et Hercule Poirot. Elle admirait leur intelligence, leur faculté de déduction, leur instinct si sûr. Lorsqu'elle avait dû choisir un métier, celui d'enquêtrice fut une évidence. Elle ne fit aucun cas des « Tu sais, le métier a changé depuis le dix-neuvième siècle… » que ses amis, ses parents et ses professeurs lui serinèrent.

Elle commença par étudier le Droit. Pour attraper ceux qui ne le respectent pas, il faut en effet d'abord le connaître… De plus, elle veillait à rester sportive : les voleurs courent vite ! Elle s'entraîna aussi au tir dans un stand. Bref, quand le concours d'entrée dans l'école de police arriva, Gwendoline était prête.

Elle arriva première.

Chapitre 2

« Gwendoline, vous allez venir avec moi sur une enquête afin que nous éprouvions vos capacités de déduction qui ont impressionné le jury du concours ». Le commissaire ne lui laissait pas le choix. Tant mieux. Elle aurait pu rougir, refuser poliment (« je ne suis pas prête »). Là, non, impossible. C'était un ordre.

La formation de l'école de police avait commencé par un rapide petit séminaire de présentation avant d'embrayer aussitôt sur un stage dans un commissariat d'une dizaine de jours. « Il faut que les futurs enquêteurs se confrontent à la réalité le plus vite possible » avait dit le directeur.

Gwendoline suivit donc le commissaire. Elle s'assit à côté de lui dans la voiture de fonction. Le crime avait eu lieu à quelques kilomètres du commissariat. Durant le trajet, tandis qu'il conduisait, il eut tout le temps de raconter ce que la stagiaire devrait savoir en matière de règles à suivre pour ne pas déranger la scène du crime. La police scientifique était déjà sur place, ainsi que quelques « flics de base ».

En entrant dans l'appartement lieu du crime, le commissaire se retourna vers Gwendoline. « Au fait, j'oubliais, vous avez déjà voyagé dans le temps ? » Gwendoline rougit et murmura timidement : « oui,

monsieur le commissaire. L'été dernier, je suis parti dans l'empire Ming, en Chine ». Le commissaire lui tendit alors un chronokine et un pistolet électrique en précisant : « outils de service. Prenez en soin. » Elle accrocha l'arme à sa ceinture grâce à la courroie appropriée. L'arme à proprement parler était plaquée par magnétisme au boîtier de rechargement. Une simple pression sur un petit bouton judicieusement placé et n'importe quel policier pouvait dégainer plus vite que Jesse James.

Gwendoline suivit le commissaire dans l'appartement. Un type d'une trentaine d'années était allongé par terre, sur le dos, le visage figé dans une expression d'horreur. Il avait deux trous sanglants dans le thorax et un dans l'abdomen. Le tapis était rouge du sang perdu par cette première victime mais aussi par la deuxième, une femme à moitié nue, allongée face contre terre, à quelques pas. Elle aussi avait des trous dans le corps : un dans l'omoplate, un autre dans le gras du dos, un dernier déchirant le cou.

« Commissaire ? C'est la même arme qui a fait les six plaies, un fusil à explosion, genre arme pour la chasse au sanglier, avec chargeur et réarmement automatique. Chaque blessure pouvait être mortelle. Les victimes n'ont pas eu le temps de souffrir. La mort remonte à environ deux heures. Pour information, la femme est la maîtresse du type, qui était chez lui. On a

retrouvé leurs papiers. Et les empreintes correspondent. L'assassin a tiré du seuil de la pièce. Les six coups proviennent du même endroit. Pour plus de détails, vous lirez mon rapport quand on les aura découpés… »

L'homme de la police scientifique s'éloigna. Le commissaire se retourna vers Gwendoline : « Mademoiselle, quelle est votre première impression ? »

« Un double meurtre passionnel ? Si le type était marié, cela pourrait être un coup de sa femme. Mais une arme à explosion, ça devient rare de nos jours… »

« Bien, nous allons voir. Usons donc de vos facultés de déduction. L'assassin se situe donc sur le seuil. D'où pourrait-on le voir sans être vu ? »

Gwendoline regarda autour d'elle. « Que diriez-vous de la salle de bains ? En laissant la porte entrouverte ? L'ouverture des portes se fait dans les bon sens pour que nous puissions voir le seuil. »

« Pas mal » concéda le commissaire. « Mais nous avons affaire à un couple illégitime. Il est probable qu'il ou elle passera dans la salle de bains pour prendre des préservatifs… »

« Monsieur le commissaire, les préservatifs étaient dans le tiroir de la table basse. Regardez : la boite y est encore et le tiroir est ouvert. »

« Parfait : Vous avez gagnée » concéda alors le commissaire en souriant.

Puis il regarda sa montre et ordonna à Gwendoline : « Maintenant, vous allez me suivre dans la salle de bains et vous déclencherez votre chronokine pour revenir deux heures dix en arrière. Pensez à emporter votre appareil photo. »

Chapitre 3

Dans le salon, l'homme assis dans le divan caressait et embrassait avec passion la jolie femme qui ne portait plus que des sous-vêtements et qui le chevauchait. Il écarta son bras et s'étira suffisamment pour ouvrir le tiroir de la table basse.

Aucun des deux ne remarqua que la porte de la salle de bains était entrouverte. Gwendoline regardait par la fente, son appareil photographique numérique prêt à saisir quiconque entrerait dans la pièce en ouvrant la porte principale. Sur le mur tout à côté de la porte, un fusil de chasse était accroché. Dans deux heures, il ne serait plus là. Gwendoline avait trouvé l'arme du crime. Le commissaire regardait sa montre et souriait en écoutant les minauderies des deux amants.

Tout d'un coup, la porte principale s'ouvrit. Les deux amants se levèrent. Il y eut des cris. La femme sur le seuil arracha le fusil du mur et enclencha le chargeur. Cris d'épouvante et de supplication. Le commissaire mit la main sur l'épaule de Gwendoline en lui faisant signe de se taire. Elle prenait les photographies de la scène. Tandis que les coups de feu éclataient, l'appareil sans flash continuait de faire silencieusement son office. Puis la femme quitta la pièce en emportant le fusil.

« Bon, cette nana est l'épouse du type assassiné d'après la photo que j'ai » affirma alors le commissaire à l'attention de sa stagiaire.

« L'enquête est déjà finie ? » s'étonna Gwendoline.

« Bien sûr. C'est toujours aussi rapide de nos jours. C'est fini les déductions à la Sherlock Holmes. Ce type est totalement dépassé par la technique. Mais n'oubliez pas qu'on ne doit jamais changer le passé. Ces gens sont morts avant même d'avoir été tués. »

Alors que le commissaire et Gwendoline reprenaient leurs chronokines afin de revenir à leur point de départ, la jeune stagiaire se demanda si, finalement, elle voulait toujours être policière.

Arguments d'autorités

Chapitre 1

Socrate marchait, suivi de ses disciples, une bande de jeunes éphèbes que leurs parents lui avaient confiés. En chemin, il montrait diverses choses ou évènements, cherchant à obtenir, par des questions sur ce qui était observé, que naisse une réflexion aboutie dans ces têtes pas encore tout à fait bien faites.

Alors qu'il passait à côté d'un arbre foudroyé, obtenant de ses élèves une réflexion sur le destin et ses arrêts soudains, tels que la mort, le Maître s'arrêta, intrigué par deux voyageurs. Ces deux personnes n'étaient pas de la Cité : cela se voyait de suite dans leur démarche, et même dans leur manière de se tenir lorsqu'ils ne bougeaient plus. Socrate avait déjà rencontré de ces gens bizarres deux ou trois fois, jamais les mêmes visages mais les mêmes attitudes, et la même gêne occasionnée par des vêtements pourtant très communs. A chaque rencontre avec des gens comme cela, ils avaient posé des questions idiotes.

Socrate demeurant parmi ses disciples sans sembler prendre garde à ces deux voyageurs, ceux-ci s'approchèrent. Ils le saluèrent avec respect et lui

demandèrent l'autorisation de lui poser une question. Socrate fit un geste pour signifier son acceptation, souriant intérieurement de l'absurdité qu'il s'apprêtait à entendre. D'autant que l'accent déplorable de ces gens était bien le même que celui déjà remarqué des autres voyageurs étranges.

« Maître, pensez-vous qu'il pourrait être judicieux pour la Cité de se munir d'un stade de cinq cents mille places ? »

Socrate réussit à se retenir de rire, mais cela ne fut pas le cas de plusieurs de ses disciples, dont le jeune Platon. Il faudrait veiller à le sermonner de manière appropriée dans quelque buisson à l'écart. Cinq cents mille places ! Voilà bien un stade pouvant contenir non seulement toute la population de la ville mais peut-être d'une bonne partie de la Grèce, dont des simples qui n'auraient jamais l'occasion de voyager. Et que de moyens il faudrait déployer pour construire un tel monument ! Quel durée auraient les travaux ! Et quel coût !

« Non, c'est totalement absurde ! » répondit alors, un rien agacé, le Grand Maître.

L'un des deux lascars fut attristé, l'autre joyeux mais ils saluèrent ensemble avant de s'éloigner vers un ensemble de buissons. Ils disparurent derrière.

« Platon, va donc voir ce que font ces voyageurs derrière le buisson » dit le Maître.

Platon s'empressa d'obéir mais il revint rapidement : il n'y avait personne derrière ces buissons. Et aucune trace n'en sortaient. Les deux étranges visiteurs semblaient s'être volatilisés. Socrate n'aimait pas cela mais il s'abstint de tout commentaire, ignorant quelle leçon il pourrait attirer de ce cas, mis à part de remettre en cause son autorité. Or les disciples étaient encore tous trop jeunes pour qu'on leur apprenne à remettre en cause les règles de l'Etat comme le respect de leur Maître.

Chapitre 2

« Eh bien voilà, ils ont suivi le conseil du plus illustre de leurs concitoyens de toute leur histoire ! Il était un imbécile ! Et eux, c'est des crétins ! » Cornelia Ovieski était d'origine russe mais se sentit quelque peu outrée pour les Grecs, bien peu ménagés par son patron, le célèbre architecte Luigi Clino, alors qu'ils constituaient l'un des peuples à l'histoire et à la civilisation les plus anciennes. Il étalait sa colère devant tous ses collaborateurs.

« C'est un équipement indispensable pour Athènes. Tout le monde le sait. Tout le monde, sauf un imbécile de l'antiquité qui n'a pas la moindre idée de l'encombrement des équipements sportifs actuels. »

Un jeune dessinateur, connu pour son amour de la philosophie et de l'histoire, osa, bien qu'en rougissant, interrompre le maître. « Monsieur, n'accablez pas Socrate. A son époque, un tel stade n'avait non seulement aucun intérêt mais aurait été un équipement ruineux et très compliqué à construire… »

Dans le bureau, tout le monde regardait tour à tour le jeune présomptueux, qui s'était interrompu en rougissant de plus bel, et Luigi Clino, encore rouge de colère mais resté tout interdit qu'un de ses employés ait

osé contredire sa fureur. Il y eut quelques instants de silence. Et l'architecte sourit.

« Bah, vous avez raison. Le brave Socrate n'est finalement pas à blâmer. Ce sont ces abrutis de Grecs d'aujourd'hui qu'il faut plaindre. Car, après tout, c'est eux qui seront bien punis par l'encombrement de leurs stades ! »

Et le travail reprit. Le jeune présomptueux devint juste une sorte de héros local.

Chapitre 3

Dans le laboratoire de physique avancée de Heidelberg, construit depuis peu, une énigme tourmentait les chercheurs depuis plusieurs jours. Décidément, le champ Méta-Force ne voulait pas réagir comme tout le monde l'avait prédit et ce sans que personne ne parvint à comprendre pourquoi. L'ambiance était électrique dans la salle de réunion où les orateurs se succédaient au pupitre pour détailler toutes les hypothèses étudiées ces derniers jours, même les plus absurdes.

Tout le monde s'était plié à l'exercice humiliant de devoir avouer ses impasses, y compris le directeur. Pourtant, celui-ci revint au pupitre tandis que les bavardages entre voisins de sièges avaient remplacés les doctes exposés. Le silence se fit car le directeur avait le sourire. Aurait-il trouvé ?

« Messieurs, d'après vous, qu'aurait pensé Albert Einstein de la situation actuelle ? »

Cette question estomaqua l'assemblée. Un murmure de protestation parcourut la salle. Et le doyen des chercheurs se leva alors pour s'exclamer : « Monsieur le directeur, votre attitude est indigne d'un chercheur ! Que des politiques prétendent depuis des générations que De Gaulle aurait fait ci, que Mao aurait

fait ça ou que Lénine n'aurait pas toléré telle autre chose, voire, depuis que le voyage dans le temps existe, que ces esprits limités aillent demander à ces célébrités leurs avis, c'est une chose. Mais qu'un chercheur s'abaisse à se réfugier dans le passé, c'est une honte ! »

Le directeur ne cessa pas pour autant de sourire. Il reprit même la parole.

« Mon cher, avant de me comparer à ces chers politiciens, de me condamner comme tu le fais, écoute bien ma question. Je la répète : qu'aurait pensé Albert Einstein de la situation actuelle ? »

« Allons lui demander ! » cracha avec mépris son contradicteur avant de poursuivre, toujours avec un mélange de mépris et de colère : « allons dans le passé requérir un argument d'autorité ! ».

« Tout est relatif ! » s'exclama alors un jeune chercheur en se levant. Il se précipita au pupitre, arracha un feutre au directeur du laboratoire et se retourna vers le tableau pour compléter quelque équation, tracer un schéma, ajouter quelque signe cabalistique…

Il y eut une explosion de joie dans la salle : le champ Méta-Force se comportait tout à fait conformément à la théorie si on changeait de référentiel dimensionnel.

Souvenirs

Chapitre 1

Hans marchait dans la rue bordée de ruines, la main crispée sur son chronokine, prêt à appuyer sur le bouton à la moindre menace. La nuit n'était pas tout à fait tombée et le soleil, très bas à l'horizon, noyait ce paysage de cauchemar dans une lueur rougeâtre d'autant plus sinistre. Hans cherchait surtout à ne pas se faire remarquer. Il avait opté pour une tenue noire recouvrant son gilet pare-balles et jusqu'à son visage, ne laissant que deux trous pour ses yeux. Grâce à ses semelles souples, il pouvait adopter une démarche quasiment silencieuse. Il savait qu'il n'y avait plus personne dans la ville. Ou presque. Et c'était à cause du « ou presque » qu'il fallait être prudent, ainsi que de la très prochaine attaque.

Enfin, Hans arriva là où il voulait, au bord de la place du théâtre. La place était déserte, à part quelques carcasses de voitures. Quant au théâtre, il n'était plus qu'un ensemble de poutres noircies avec, par-ci par-là, un peu de remplissage en pierres où, parfois, il subsistait quelques traces de la peinture des si célèbres fresques.

Un mur effondré offrit une cachette parfaite à Hans. Il se glissa dans une fente et se plaqua derrière un tas de gravats. Il serait bientôt l'heure. Miraculeusement, l'horloge du centre de la place était encore intacte, offrant un repère temporel parfait. Elle sonna.

Deux individus se levèrent alors de l'une des carcasses calcinées, brutalement réveillés. L'un d'eux jura en regardant l'horloge. Ils commencèrent à traverser la place, portant chacun un bazooka.

Soudain, un véhicule blindé ennemi surgit au coin de la rue. Aussitôt, la mitrailleuse commença à cracher en direction des deux hommes qui n'avaient pas attendu. Ils s'étaient couchés. Et puis, tandis que l'un s'aplatissait tant qu'il pouvait, les mains sur la tête, l'autre se releva juste assez pour tirer sa roquette. Mais c'était trop tard : une rafale de mitrailleuse le déchiqueta. La roquette mit plus d'une seconde à parvenir jusqu'à l'ennemi. Il y eut une première explosion : l'impact du projectile sur le blindage. Puis une seconde, bien plus terrible. L'ennemi n'était plus qu'une carcasse supplémentaire.

L'homme allongé se redressa, lâchant son arme. Il regarda son compagnon mort. Il restait hébété. Il mit plusieurs secondes à se retourner vers une femme, surgie en courant de l'une des maisons proches de Hans, et qui se précipitait vers lui en criant « Johann ! Johann ! »

Il la prit dans ses bras pour la consoler. Ils ramassèrent les deux bazookas et rentrèrent dans l'abri dont avait jailli la femme.

Hans appuya sur le déclencheur de son chronokine.

Chapitre 2

« Promets moi d'être gentil avec ton père, Hans »

« Oui, maman »

« Je sais que cela t'épuise qu'il raconte sans cesse la guerre lorsque tu vas le voir à l'hospice avec moi. Mais, tu sais, c'est lorsqu'il a détruit le dernier tank ennemi qu'il a été considéré comme un héros et, surtout, que nous nous sommes aimés. Et ce passé de gloire et d'amour, c'est tout ce qui lui reste, maintenant. »

« Des souvenirs, quoi… » sourit Hans, n'osant détromper sa mère sur son héros de père.

Plaisir incognito

Chapitre 1

Elle était là. Elle seule comptait pour ces dizaines de milliers de gens assemblés juste pour l'adorer, juste pour la contempler, juste pour l'écouter. Le projecteur l'aveuglait mais elle savait. Elle les sentait tous, bougeant au rythme de ses propres émotions.

Une lueur naquit pour que le choeur et les principaux musiciens puissent être vus du public. Premières notes d'une autre chanson. Et elle se relança à l'assaut de son public frémissant, entièrement offert à sa star.

Sa voix se perdit dans les aigus, repoussée par la guitare électrique dans des limites presque au delà de l'humanité. Elle était célèbre aussi pour ça. Elle s'effondra, agenouillée, le visage tourné vers le ciel, les bras levés comme pour implorer Dieu. Son micro-casque continua de retransmettre sa voix jusqu'à ce qu'elle soit au delà de l'audible. Alors, elle se tut.

L'éclairage de scène s'éteignit au profit de spots qui circulaient par dessus le public. Et, dans une lueur, la star à genoux sur scène vit le premier rang. Elle vit le milieu du premier rang. Elle vit celui qui n'était qu'à

quelques mètres d'elle. Il sourit. Elle frémit. Elle ne put s'empêcher de se caresser l'entre-cuisses, presque à la base de son body. Elle savait. Il savait, mais pas tout sans doute. Il n'avait probablement pas tous les éléments pour comprendre ce qu'elle avait fait. Mais cela viendrait, sans doute.

Le public exultait tandis que la scène était dans l'ombre. Lui en voudrait-il quand tout se saura ? Car tout finit toujours pas se savoir. Elle connut alors une angoisse, un peu comme une femme qui vient de tromper l'homme de sa vie juste pour s'envoyer en l'air, une angoisse d'avoir tout gâché pour presque rien.

Elle transcenda cette angoisse dans la chanson suivante. Une ode magnifique à l'amour perdu. C'était bien adapté. Le lendemain, les critiques se repurent de cette interprétation, la meilleure qu'elle n'avait jamais faite de son plus grand succès.

Et lui était là, au milieu d'eux. Il exultait avec eux. Il était eux. Et puis elle eut un doute. Après tout, savait-il vraiment ou se demandait-il pourquoi elle ressemblait tant à...

Chapitre 2

Elle avait essayé la préhistoire. C'était une période où l'on pouvait se rendre avec un lourd équipement moderne. Le tout était de justifier le moindre écart de poids entre l'aller et le retour : il n'était pas question de laisser trainer, au milieu des tyrannosaures, une canette de soda. La préhistoire était le camping quatre étoiles à la mode, en quelque sorte, au point d'en perdre, à ses yeux du moins, tout intérêt.

Par soucis de retour à l'authenticité, elle avait essayé l'antiquité germanique. Du camping, en quelque sorte, à nouveau, mais plus vraiment de luxe. Après avoir failli se faire violer et découper en morceaux, elle avait préféré ne pas renouveler l'expérience. Le Moyen Age ? Guère plus civilisé.

Revenir dix ans en arrière, par contre, la satisfaisait. Il fallait juste qu'elle évite sa ville de résidence et tous les endroits où elle aurait pu aller. Mais, en dehors de ça, le monde n'avait guère changé depuis ces quelques années. Bon, certes, les derniers gadgets à la mode n'avaient pas encore fait leur apparition. Mais c'était bien tout. En dehors de son anonymat, bien entendu.

A l'époque, elle était lycéenne. Elle chantait dans un petit groupe de rock des tubes de célébrités dans des

bals, des mariages... Elle commençait à peine à écrire ses premières chansons. Elle n'avait pas encore découvert l'extraordinaire puissance de sa voix, son immense amplitude vocale... Elle ignorait alors ce qu'était un public en transe. Elle ne savait pas bien danser, pas mieux que n'importe bouseux de son lycée. Elle avait couché avec l'un de ceux-là. Une déception. Il lui avait fallu de la persévérance et de la variété dans les partenaires avant de trouver cela agréable. Ils étaient tous si médiocres, ces adolescents boutonneux.

Et c'était juste alors qu'elle commençait à vraiment y prendre goût qu'elle fut découverte par un producteur. Il n'était pas très séduisant et, de toutes façons, homosexuel. Elle devint vite célèbre et ne connut plus les frémissements des corps qui se frôlent dans le clair obscur.

S'adonner à ces plaisirs, c'était au mieux faire la couverture des magazines à scandales, au pire subir les calomnies d'un ouvrage entier de mémoires trafiquées d'un de ses ex. Sans compter les procès : elle était une femme et, normalement, à l'abri des recherches en paternité. C'était déjà ça. Mais aucun moyen de draguer tranquillement un type mignon. De toutes façons, elle n'avait plus le temps.

Elle était une star.

Mais pas dix ans plus tôt.

Elle veillait à ce qu'un homme de main programme la date d'arrivée : aucun technicien du centre de voyage temporel n'avait la moindre idée de l'époque où elle se rendait.

Chapitre 3

Elle avait failli oublier le plaisir. Mais il était bien là. Elle avait retrouvé intacte toute cette énergie qui jaillissait du plus profond de son corps. Il fallait qu'il sorte. Elle l'éjecta dans un ultime soubresaut, un ultime cri. L'homme poussa lui aussi un râle. Le préservatif gonfla au fond du vagin. Il appuya un peu plus sur les parois. Peu de femmes s'en rendaient compte mais, elle, elle avait acquis cette ultra-sensibilité. Peut-être était-ce une sensation illusoire, imaginée, fantasmée. Mais elle ne se posait pas la question. Elle avait donné du plaisir. Elle avait reçu du plaisir. Tout était bien.

Il se retira dans d'ultimes caresses. Elle posa sa main sur le corps en sueur. Ils se sourirent tandis qu'elle caressait la base du phallus, tentant peut-être de retarder l'instant de sa mollesse complète. Il retira le préservatif et le noua pour le clôturer, prenant garde de ne pas répandre sur la moquette le liquide séminal. Un homme soigneux. Elle avait bien choisi. Elle vint envelopper le membre viril de ses lèvres pour achever le nettoyage avec sa langue. Il rit.

Et puis elle vint le recouvrir de son corps, l'embrassant sur le pubis, le nombril, la base du thorax, celle du cou... et les lèvres enfin. Les mains de l'homme

s'étaient plaquées sur les fesses de sa compagne. Ils restèrent enlacés longtemps.

Elle avait besoin de se remettre de sa tournée. De ces fans qui l'acclamaient. De la pression médiatique. De l'isolement, malgré tout. Etre seule au milieu de tous, d'une foule, était une expérience déconcertante et qu'elle ne parvenait pas à bien expliquer à ceux qui ne connaissaient pas le phénomène.

Elle avait besoin de ce contact physique avec son amant. Dans dix ans, il aurait pris du ventre, perdu des cheveux.

Et sans doute se demanderait-il si cette femme avec laquelle il aura partagé ses nuits durant quelques mois était bien la même que celle qui dansait sur scène. Mais non, ce serait impossible : elle avait dix ans de plus, au moins. Il ne devait plus bien se souvenir, confondant ses deux amours, charnel et artistique.

Fatalité coupable

Chapitre 1

Il savait. Cela ferait toute la différence. Il en était sûr. Et de toutes les façons, il devait prendre le risque. C'était, au sens propre, une question de vies ou de morts, à commencer par les siennes. Tant pis pour le respect des procédures légales. Tant pis pour les risques. Tant pis pour tout. Il n'avait plus rien à perdre.

Il la croisa, comme par hasard, dans un bus qu'elle prenait tous les jours. Il faillit ne pas la reconnaître. Elle était là, au milieu de tant de gens, l'air morose. Elle ressemblait à n'importe qui, avec cette humeur et cette mine. Eh bien, quoi ? Une petite brune comme il en existe des millions. Mais c'était elle. Lui ne pouvait pas l'ignorer. Il fallait juste attendre le bon moment.

En descendant du bus, il la suivit. Elle ne se rendit compte de rien. Il entra dans la même brasserie qu'elle. Elle s'installa au bar, saluant le patron avec un sourire (si jamais il avait eu un doute, il ne pouvait plus désormais) et commanda un Ti'Punch. Il s'installa sur le tabouret tout à côté d'elle et commanda une bière qu'il paya aussitôt.

« Oh, un Ti'Punch ! Vous êtes allés dans les îles récemment, mademoiselle ? »

Maladroit. Très maladroit. Il le savait. Il se donnait mentalement des coups de fouet. Il avait dit cela avec un ton qui se voulait enjoué mais on ne pouvait qu'y voir de la fausseté. Elle hésita un instant, silencieuse. Elle baissa la tête une petite seconde, avec une moue boudeuse. Puis elle redressa la tête, souriante, éclatante, les yeux pétillants de vie. Lui sentit son pantalon devenir étroit. Mais il devait se retenir. Là, il savait. C'était toute la différence.

« Non, non. Cela fait des années. Mais j'aime toujours ça, hein Jules ? » répondit-elle après le petit temps de pause qui lui avait paru une éternité.

Jules, le patron, répondit d'un signe de tête joyeux.

Il engagea la conversation, d'un air plus détendu, sur les îles, le soleil, les vacances... Ils échangèrent leurs souvenirs. Il régla la note.

Ils sortirent ensemble de l'établissement et dînèrent en tête à tête dans un bon restaurant des environs. Il devait ne pas être loin de 23 heures lorsqu'ils quittèrent la table. La conversation avait été joyeuse, ses sujets variés.

Ils passaient devant un hôtel quand elle dit : « C'est dingue ce qu'un mec peut parfois manquer d'imagination pour entamer une conversation avec une

fille avec laquelle il veut coucher. Le Ti'Punch, on ne me l'avait jamais faite, celle-là ! Ton pantalon n'a pratiquement pas dégonflé de toute la soirée. C'est le genre de trucs qu'une fille remarque... Et comme je me désolais de passer ce vendredi soir en tête à tête avec moi-même... » Elle le prit par la main et l'entraîna dans l'hôtel. Il ne résista pas. Il ne pouvait pas résister. Il ne lui avait jamais résisté. Ils n'avaient pas de bagages, il régla donc spontanément la chambre d'hôtel.

Chapitre 2

Le lendemain matin, il se réveilla à ses côtés. Ce n'était pas un rêve. Le réveil programmé sur son téléphone portable avait sonné et elle était occupée à l'éteindre en grognant : « Ah non, pas le samedi, saloperie ». Comme ils étaient tous les deux réveillés, ils refirent l'amour.

Vers dix heures, ils se levèrent. Ils prirent leur petit déjeuner dans la chambre.

Il hésitait. Il ne savait pas comment lui dire, ni ce qu'il fallait dire exactement. Comment changer le passé ? Il ne savait pas. C'était interdit.

« Je voudrais que tu me promettes quelque chose... » commença-t-il.

« Attends. Je t'arrête tout de suite ». Elle avait beau sourire, toujours ce sourire, elle semblait déterminée, presque en colère. « Nous avons couché ensemble, c'est entendu. Nous en avions envie tous les deux. Très bien. Mais c'est tout. C'est fini. »

Il baissa la tête. Puis il revint à la charge.

« Il ne s'agit pas de ce que tu crois. Je sais très bien que nous n'avons fait que coucher ensemble. C'est juste que je voudrais que tu ne prennes pas de risques inutiles. J'ai été surpris hier soir par ta légèreté, ton

insouciance. La ville est dangereuse. Tu ne devrais pas marcher seule, le soir, dans des rues sombres. »

« Je pourrais faire des mauvaises rencontres ? Comme toi par exemple ? »

Il sourit en baissant la tête.

« Ca va. Je fais attention, qu'est-ce que tu crois ? »

« Même quand tu vas dans une soirée ? »

« Bon, c'est promis, je ferai attention. A commencer par ce soir : je vais dans une sauterie dans le quartier. Je ferai attention à prendre les avenues. »

Il fut soudain visiblement soulagé. Il l'embrassa, lui dit des mots d'adieux et de remerciement, et sortit. A peine dans le couloir, il prit son chronokine dans sa poche et appuya sur le bouton. Il disparut aussitôt, retournant dans son époque.

Chapitre 3

Elle s'était juste maquillée comme il fallait. C'était une soirée du genre classe. Sa petite jupe courte remontait juste au dessus de ses genoux. Elle espérait bien faire une rencontre au moins autant amusante que la veille. Il était bizarre, ce type, tout de même. Elle tira sur le tissu de sa jupe en descendant du bus : la matière synthétique de ses bas avaient tendance à la faire remonter un peu trop haut pour son goût. Mais c'était ses seuls bas dont la couleur était en parfaite harmonie avec celle de ce porte-jarretelles qu'elle adorait. Son soutien-gorges assorti comprimait un peu ses seins mais il les remontait pour bien mettre en valeur les deux adorables globes. Quand elle s'était regardée dans une glace, elle s'était dit qu'un homme ne pouvait que tomber raide en la voyant. D'autant que, sachant quels sous-vêtements elle avait, cela lui donnait un supplément de piquant dans le regard.

Elle s'engagea dans l'avenue principale du quartier. C'était un peu plus long que son itinéraire habituel pour aller là-bas. Il lui avait foutu la trouille, ce crétin. Mais, au premier croisement, elle prit une petite rue qui rejoignait la ruelle transversale qu'elle avait l'habitude d'emprunter. « Et puis flûte » se dit-elle. Elle se retrouva seule dans la pénombre.

Au croisement suivant, à peine éclairé, elle mit quelques secondes à le reconnaître. Elle lui sourit. Il la regarda, comme s'il la voyait pour la première fois, sa mâchoire presque décrochée. Au lieu de la saluer de manière civilisée (ils avaient couché ensemble la nuit précédente, tout de même), il lui sauta dessus, la plaquant au sol. Elle tenta de se débattre. Il lui écarta les jambes, remontant sa jupe. Il la viola. Elle pleurait, tentant de mordre la main qui lui comprimait le visage, ne comprenant pas ce qui se passait, pourquoi il faisait ça. Et puis la lame lui trancha la gorge.

Il resta abruti. Se remit debout. Il referma son pantalon, essuya sa lame sur les dentelles de la petite culotte descendue sur les chevilles. « Mon Dieu qu'ai-je fait ? » se répétait-il. « Une pulsion, oui, mais les juges s'en foutront... »

Il se rendit dans la seule chrono-agence ouverte en permanence dans toute la ville. Elle n'était pas très loin, une chance. « Je veux juste savoir si ma femme était bien chez sa mère hier » donna-t-il comme explication. Le technicien sourit.

Et lui, il remonta le temps de vingt-quatre heures.

Cas de conscience historique

Chapitre 1

Grégoire Limbourg se demandait pourquoi le chef du service de la police temporelle avait convoqué comme cela une grande réunion de tous les cadres. Voyant soudainement l'heure, ll se précipita vers la salle de conférence, abandonnant un travail documentaire qu'il aurait voulu achever avant de se rendre là-bas.

Il arriva bon dernier. Sa trentaine de collègues de même rang hiérarchique était déjà présente. Norodom Guyanouk, son chef, vint lui donner une claque amicale dans son dos : « Eh bien, Grégoire, vous n'avez pas bien réglé le chronokine pour arriver encore en retard ? »

Grégoire sourit mais son chef s'éloigna avant qu'il n'ait à répondre. C'est vrai que c'était tout de même un comble, à l'heure du voyage temporel banalisé, d'être toujours en retard. Du coup, la petite plaisanterie de Norodom Guyanouk était devenue idiomatique dans le langage du service.

Norodom Guyanouk s'installa sur l'estrade, invitant tout le monde à s'asseoir. L'écran placé derrière lui s'alluma, montrant un portrait officiel de Lincoln Calvin.

« Mesdames, Messieurs, je ne vous ferai pas l'affront de vous présenter Lincoln Calvin, premier président de Blackland, à l'époque appelée République de Bâton Rouge. Cependant, je vais vous rappeler quelques évènements historiques. La déchéance du Dollar américain a déclenché, comme vous le savez, la Deuxième Grande Dépression. La misère frappa la population des anciens Etats-Unis d'Amérique, en particulier ses minorités raciales. Or, après un petit siècle de progrès, le statut de la minorité noire s'aggrava brutalement à cause des circonstances. Le pasteur baptiste Lincoln Calvin, devenu un leader charismatique majeur de sa communauté, lança son célèbre Appel Migratoire de Columbia. Il invita les Noirs de tout le pays à migrer vers les trois états où ils étaient les plus nombreux, à savoir Mississipi, Arkansas et Louisiane, afin d'en faire une fédération noire. Bien sûr, il s'en suivit une nouvelle guerre de sécession, avec un exil plus ou moins forcé de la plupart des non-Noirs de ces trois états. A la différence de la première guerre civile, la fédération n'avait plus guère de partisans. Le Texas prit le premier l'initiative de déclarer son indépendance, suivi par la Floride et seulement ensuite les trois états qui devinrent la République de Bâton Rouge. Les Etats-Unis disparurent totalement en l'espace d'un an, éclatés en une dizaine d'ensembles. Petit à petit, la carte des

Amériques devint ce que nous connaissons aujourd'hui. »

Le chef du service de la police temporelle fit une pause. Tout le monde, dans la salle, connaissait l'histoire de la planète. Pourquoi le chef la rappelait-il ? Des murmures commencèrent à s'échanger. Puis les paroles furent plus élevées. Norodom Guyanouk, satisfait du trouble, fit un geste pour stopper le brouhaha. Il reprit ensuite la parole tandis que défilait des illustrations sur l'écran.

« Nous estimons probable que ces évènements sont issus d'un crime temporel. Autrement dit : dans la trame normale, ces évènements n'ont jamais eu lieu et personne, dans cette salle, ne devrait même sans doute connaître Lincoln Calvin ou la République de Bâton Rouge. Par pur hasard, à l'occasion d'un contrôle de routine, nous avons repéré un citoyen nommé Louis Cadouin (vous voyez son portrait à l'écran), dont les activités nous ont paru suspectes. Il s'est rendu à Dubaï quelques jours avant le sommet historique durant lequel l'Opep renonça à coter le pétrole en dollars au profit du panier Yuan-Euro auquel s'accrochèrent progressivement toutes les monnaies. Vous voyez la photo de la conférence de presse finale. Il était aussi à Columbia la semaine précédant l'appel de Lincoln Calvin. Une fois ce rapprochement fait, nous avons pu

vérifier que, à chaque grand moment clé de cette époque, Louis Cadouin était dans les environs. »

Grégoire leva la main. Son chef lui donna la parole.

« Mais ce Louis Cadouin est peut-être tout simplement féru d'histoire de cette période. »

« C'est possible. En fait, il reste un événement important auquel Louis Cadouin n'a pas assisté : l'assassinat du président John Isaac et du vice-président Joseph Trackrod. Mais il se trouve qu'il a réservé un voyage temporel pour quelques jours avant la date de celui-ci qui est considérée comme la fin réelle des Etats-Unis d'Amérique. Je vais donc demander à l'un ou l'une d'entre vous de suivre le suspect. »

« Et que sommes nous censés faire ? Faut-il changer notre passé en l'empêchant d'intervenir ? » demanda un des inspecteurs du temps.

« Pas pour l'instant ».

Quelques minutes plus tard, la mission la plus chaude jamais prise en charge par la police temporelle échut à Grégoire Limbourg.

Chapitre 2

Louis Cadouin n'était pas facile à suivre. Il connaissait parfaitement Washington et n'hésitait pas une seconde aux croisements, sachant bien où il allait. Grégoire Limbourg devait se frayer un chemin dans la foule, parfois courir. Il avait même dû à plusieurs reprises user de son électrocuteur de poche pour se débarrasser de miséreux à mi-chemin entre des mendiants et des agresseurs. Grégoire Limbourg ne connaissait pas cette époque et elle n'avait rien d'attirante. Partout, de la misère, des sans domicile fixe, des immeubles qui s'écroulent faute d'entretien, des carcasses de voitures abandonnées, des bandes de pillards armés jusqu'aux dents... Mais Louis Cadouin passait dans tout ça sans s'en soucier le moins du monde.

Il entra dans un immeuble à peu près autant délabré que le reste, prenant soin de refermer la porte derrière lui. Grégoire Limbourg trouva porte close. Il fut obligé d'enclencher la serrure avec son ouvreur magnétique, perdant plusieurs minutes.

Enfin, l'inspecteur put monter l'escalier branlant, le plus silencieusement possible. En tendant l'oreille, il repéra la pièce où Louis Cadouin menait une discussion

en Anglais Archaïque. Il payait quelqu’un pour assassiner...

Chapitre 3

Grégoire Limbourg avait promptement agi. Piqûre paralysante. Menottes. Il l'avait traîné dans une pièce déserte pour pouvoir l'interroger. Quand le suspect se réveilla, Grégoire Limbourg lui montra sa carte de la Police Temporelle. « Inutile de nier, je vous ai entendu organiser l'assassinat du président John Isaac et du vice-président Joseph Trackrod. Vous avez visité tous les moments historiques qui ont mené à la destruction des Etats-Unis... »

« Savez-vous pourquoi ? Sans moi, le gouverneur du Texas serait devenu président dans deux ans puis un dingue aurait fait sauté le World Trade Center de New York, déclenchant une série de guerres. Et puis il y aurait eu la Troisième Guerre Mondiale. Vous n'avez pas vécu ça. Vous ne pouvez pas comprendre. » Le policier répondit sobrement : « La loi est la loi. »

Grégoire Limbourg fixa le chronokine du suspect sur son thorax avec un sparadrap, coinçant un procès-verbal d'infraction pour que Louis Cadouin soit arrêté lors de son retour puis déclencha le mécanisme. Le policier appuya ensuite sur le déclencheur de son propre chronokine. Il savait que son travail ne faisait que commencer : il allait falloir tout remettre en place.

Naissance d'un dieu

Chapitre 1

Le laboratoire s'apprêtait à lancer la plus prodigieuse machine à voyager dans le temps jamais conçue. L'expérience serait la plus déterminante de toute l'histoire de la physique. Un gigantesque générateur temporel avait même été conçu spécialement à l'attention de ce que, désormais, on appelait l'archéochronoscaphe.

Il s'agissait en effet de remonter quasiment à l'époque du Big Bang et tenter même de franchir le mur de Planck. Il s'agissait d'observer le Big Bang comme de l'extérieur. La question même de l'existence de l'extérieur était posée.

Certains physiciens avaient excité la foule et les journalistes sur le risque de destruction de l'univers ou d celui qui serait envoyé ou encore des deux.

Les premières expériences avaient permis de remonter jusqu'à des époques très proches de l'instant fatidique mais à plusieurs années tout de même.

Chapitre 2

Cela était. C'est tout. Un point, un rien, un tout. Quelque chose qui n'aurait pas de nom avant des milliards d'années simplement parce que rien n'existait pour le nommer. Et même au delà, le nom ne désignerait pas vraiment ce qui était là car nul ne sut jamais ce qui était là.

Ca. Le « ça » était encore le terme le plus pratique en langue humaine, malgré la connotation freudienne.

Rien n'était présent qui put se vexer, de toute façon. Désigner ce qui existait par ce terme un peu méprisant n'avait donc aucune importance.

Mais plus pour longtemps, pour autant que ce mot ait un sens tant le ça existait sans plus de temps que d'espace.

Soudain, le terme de temps acquis de l'importance. Le concept apparut. Quelque chose s'approchait dans le futur immédiat, se comprimant pour tenter d'entrer dans *ça*. Un référentiel se créa donc, perturbant *ça*. Il fut tant troublé qu'il acquit un volume.

Se découvrant cette richesse insoupçonnée, *ça* voulut l'explorer. Découvrir le temps, découvrir l'espace. Le remplir tout entier, alors que désormais ces mots avaient un sens. Les lois furent créées pour lui permettre

d'atteindre cet objectif que semblait vouloir pour lui-même ce qui approchait. Ca ne voulut pas. Ca découvrit la jalousie et vaporisa ce qui approchait en prenant ses aises, sans bruit car le son n'avait pas été encore inventé.

Chapitre 3

« Les instruments n'ont pas résisté et nous sommes au regret d'annoncer l'échec de la mission. Il semble impossible d'approcher du Big Bang et cela semble confirmer le principe que l'espace n'existe qu'au travers de la substance même de l'univers. »

Le communiqué était laconique. Pour justifier l'argent des contribuables, le laboratoire fut recyclé pour l'étude de la naissance de l'univers mais à des périodes moins éloignées.

Après tout, les contribuables se moquaient bien d'avoir failli ne pas exister en refusant le petit financement requis pour la création de ce laboratoire...

Et le directeur démissionnaire ne sut jamais qu'il était le Dieu Créateur.

Pornoclastie

Chapitre 1

Louis Cadouin monta à la tribune de l'Assemblée drapé dans la certitude que donne la Foi. Dans les galeries, des opposants s'étaient massés. Le service d'ordre avait empêché que soient déroulées des banderoles.

Celles-ci ne furent donc vues que dehors, sur la place, où une manifestation considérable s'était massée. Un peu plus loin, les ligues de vertu et des mouvements religieux avaient massé à peu près autant de partisans. Entre les deux camps, la police tentait de maintenir une séparation hermétique, même si quelques pavés avaient déjà volé au dessus de leurs têtes, dans un sens puis dans l'autre.

Les caméras de la télévision se focalisèrent, dans les tribunes, sur la fameuse pornostar Rebecca Banknote. Bien que sa tenue soit suffisamment correcte pour qu'elle ait pu rentrer dans cet endroit où la dignité était la règle, les cadreurs pointèrent leurs engins sur le décolleté de cette femme qui générait de nombreux fantasmes mais risquait le chômage voire la prison dans les débats en cours.

Lorsque Louis Cadouin eut fini son discours, elle montra un poing rageur. L'image fit le tour de la planète : « l'industrie du sexe menace et insulte la représentation du peuple ».

Quand le vote final fut terminé, Rebecca Banknote s'effondra en larmes. Le service d'ordre dut l'évacuer vers l'infirmerie. Il n'usèrent pas de tant de précautions pour jeter dehors les manifestants vociférant qui tentaient de mettre le feu aux tribunes et arrachaient des morceaux des dorures pour les jeter sur les députés.

La pornographie était désormais absolument interdite. Pour s'assurer du respect de cette règle, des mesures techniques de protection de la vertu étaient imposées. Tout système de visionnage électronique devrait désormais inclure un filtre qui bloquait l'appareil en cas de détection d'une image pornographique.

Chapitre 2

Comme la plupart des professionnels de l'information, des médias ou des arts, Herbert Heron haïssait Louis Cadouin, l'homme qui avait limité la liberté d'expression et ouvert la boîte de Pandore du contrôle technique des contenus. Pourtant, il lui fallait le recevoir ce soir, au journal télévisé, dans *son* journal télévisé. Louis Cadouin allait encore frapper. Et même les militaires, cette fois...

« Monsieur Cadouin, deux ans après votre fameuse loi contre la pornographie, vous vous apprêtez à soumettre un texte encore plus dur. Pouvez-vous nous expliquer la raison de cette nouvelle loi ? »

« Lorsque le premier texte a été voté, un lobbying intensif de l'industrie de l'armement m'a empêché de réaliser la loi que je rêvais. Des exceptions ont été introduites. De fait, les chaînes d'assemblage intégraient les mécanismes de contrôle à des stades très avancés de la production. Il suffisait alors aux dépravés de détourner des appareils issus de stades précoces de la production pour exercer leur libidineuse perversité. »

« Mais l'armée, tout de même... »

« L'armée, ou la police du reste, a toujours voulu échapper aux lois alors même que sa fonction première est de permettre à la Loi de perdurer. Il reste difficile de

poursuivre des militaires qui affichent des images répugnantes dans leurs armoires. Et le pire, c'est que leurs officiers couvrent ces agissements criminels. »

« Votre nouvelle loi va donc modifier tout cela ? »

« En effet. Il n'y aura plus d'exception, comme je l'avais imaginé dans ma première loi avant que des politiciens faibles et sans volonté se laissent séduire par les forces du stupre. »

Herbert Heron eut l'occasion de haïr encore plus Louis Cadouin. L'activiste pornoclaste réussit en effet à faire voter sa loi.

Aurait-il fallu s'étonner ? Il avait beau être protégé jour et nuit, un jour, Louis Cadouin disparut. On arrêta Rebecca Banknote et quelques uns de ses partisans. Mais rien ne put jamais être réellement prouvé. Il fallut beaucoup d'habileté juridique pour réussir à condamner les plus militants des dépravés. Le gouvernement souhaitait en effet les garder à portée de main en attendant qu'on retrouve Louis Cadouin.

Mais celui-ci ne fut jamais retrouvé, ni mort, ni vif. Il devint une sorte de héros martyr. Mais sans tombeau.

Sa demeure devint dès lors, faute de mieux, un lieu de culte pour tous les Vertueux.

Cela dura jusqu'à la Grande Guerre.

L'humanité unie sous des lois communes se déchira. Sa civilisation sombra. La barbarie reprit ses droits, comme si la civilisation n'avait été qu'une parenthèse de quelques millénaires dans un océan de brutalité animale.

Chapitre 3

Joanah se réveilla de bonne humeur. Les herbes qui couvraient le toit de sa case sentaient bon. La douce humidité du matin avait réveillé certaines substances olfactives qui lui caressaient les narines. Joanah resta assise en position du tailleur sur sa couche quelques instants, détendant son dos. Elle se dit qu'aujourd'hui elle aurait assez de courage pour changer la paille de son lit. Elle se promit même d'aller dans la forêt chercher un nouveau lit de feuilles sèches. Celles qui lui servaient de matelas commençaient à pouvoir être mises sur les cultures de blé.

Quand elle sortit sur la place du village, couverte d'un manteau de peau de mouton car il faisait frais tout de même à cette heure là, elle croisa Louis.

« Alors, quoi de neuf au Palais Central ? »

« Je reviens d'une mission assez difficile. »

« Tu as bien plus de cheveux blancs qu'hier. On dirait que tu as pris plusieurs années en une seule nuit... »

« Tu ne peux pas savoir à quel point c'est exact. Et n'oublie pas les consignes que nous avons diffusées si tu t'éloignes du village. »

Joanah sourit en levant ses épaules d'un air de défi. Les dernières consignes de sécurité étaient d'une bêtise totale.

Au centre du village, qui était en fait la capitale de leur nation, il y avait ce grand Palais. Un vieux bâtiment à moitié écroulé, en fait. Il avait été réparé tant bien que mal avec les matériaux qui avaient pu être récupérés. Il y avait même des plaques solaires sur le toit et il existait à l'intérieur un système d'éclairage artificiel. Joanah n'avait pas tout compris dans les explications de Louis mais la technologie employée servait, en quelque sorte, à stocker la lumière du soleil.

Bah, elle était de bonne humeur et il ne s'agissait pas d'assombrir sa journée en réfléchissant sur des choses d'Avant. De toutes les façons, jamais elle ne comprendrait. Seuls les scientifiques comme Louis arrivaient peut-être à aborder le savoir des hommes d'Avant.

Joanah s'éloigna du village en empruntant une petite route. Elle s'arrêta au four collectif prendre des galettes confectionnées par son amie Lucia. C'était celle-ci qui était de service ce matin. Elle avait du se lever tôt pour que chacun puisse avoir son petit déjeuner. Joanah n'avait pas de corvée collective aujourd'hui : elle était libre de vaquer à ses propres occupations.

Elle n'oublia pas de remercier Lucia. C'était une brave jeune fille. Servir la Communauté du village ne lui posait jamais de problème et elle le faisait toujours avec le sourire.

La veille, Joanah avait été de corvée de bois. Bien que cela fut indispensable, elle n'avait pas pu le faire sans ronchonner. Pourtant, elle savait bien que, sans le bois qu'elle avait amené, il n'y aurait pas eu de galettes ce matin.

Passant devant des framboisiers, Joanah s'arrêta quelques instants pour ajouter quelques baies bien mûres à son petit déjeuner. Elle eut alors soif et se dit que, le plus simple et le plus agréable, était encore d'aller se désaltérer à la cascade. Elle pourrait même en profiter pour prendre une douche.

Louis n'aimait pas qu'elle aille seule là-bas. La zone était peu sure, c'est vrai. Mais à cette heure-ci...

Quand elle sortit de l'ombre de la forêt, Joanah ne se méfiait pas. Elle fut totalement à découvert sur les larges pierres avant de voir que des Sauvages étaient là. Deux possédaient des armes d'Avant et ils la mirent en joue.

L'eau n'était qu'à quelques pas. Les lasers, ces jets de feu, étaient inefficaces dès lors qu'on était sous

l'eau. Et les Sauvages n'oseraient pas la poursuivre. Ils avaient peur de l'eau.

Joanah sentit les larmes monter dans ses yeux en entendant le sifflement caractéristique. Les deux armes étaient en train de chauffer. Elles allaient lâcher leur dose de mort.

Les consignes.

Joanah se rappela soudain ces absurdes consignes qui allaient à l'encontre de leur éducation, celle que tous les Civilisés avaient reçue et qui datait d'Avant. Les Sauvages avaient gardé les armes ou, du moins, certaines qui marchaient encore. Mais les Civilisés avaient gardé l'éducation. Joanah ne chercha pas à découvrir qui avait fait le bon choix dans l'héritage d'Avant.

Dans sa case, Louis reçut le Président. L'endroit était modeste, même à l'échelle de l'époque. Louis eut un peu honte. Le Président fit un geste pour le remercier de l'accueil, laissant entendre que tout cela n'avait pas d'importance.

« Je pense que je dois vous féliciter, mon cher Louis Cadouin. Le récit de Joanah a démontré que votre stratégie a parfaitement fonctionné. Il a suffit qu'elle se déshabille pour que les armes des sauvages se bloquent. Un peu de nage, et elle leur a échappé sans la moindre

difficulté. Le nu en est réhabilité. On commence déjà à voir refleurir des mouvements naturistes... »

« Au prix d'un siècle d'obscurantisme et de fascisme que j'ai contribué à instaurer... »

« Mais il était impossible de faire autrement, vous le savez bien. Il fallait que la simple vue de la nudité bloque tout pour que nous puissions neutraliser les armes des sauvages. Désormais, nous pouvons commencer les battues. Nous allons pourchasser les sauvages en bandes nudistes et nous les aurons vite vaincus. »

« Si j'ai bien servi la Communauté, j'en suis heureux. »

La formule rituelle clôturait l'entretien. Le président fut un peu surpris que Louis en prit l'initiative. Il était décidément trop modeste, refusant les plus méritées des félicitations. Jamais il ne ferait un bon politicien et c'était bien dommage soupira le Président.

Attila le Hun

Chapitre 1

Elle n'aimait pas trop ce grand miroir mais c'était pourtant le meilleur qu'elle put trouver dans lequel elle pouvait apparaître toute entière, de la tête aux pieds. Elle était nue et se mirait dans la surface réfléchissante. Elle se caressa les seins l'un après l'autre, les enduisant de crème. Elle passa ensuite la main chargée de parfum sur ses cuisses et son pubis, vérifiant qu'elle serait hautement désirable pour tout homme normalement constitué.

Elle avait obtenu de pouvoir se servir de cette case, de cette cabane, enfin, de cet endroit dont elle s'obstinait à ne pas se souvenir du nom exact, à force de cajoleries du chef du village. Le pauvre ignorait bien sûr ce qui allait arriver. Mais, qu'importe. Il était puant comme un bouc et elle avait apprécié de le sentir en elle. Elle avait alors aisément pu obtenir ce qu'elle voulait de cet être frustre qui ne connaissait rien des arts érotiques et fut vite subjugué. Trop vite, peut-être, pour réellement la satisfaire.

Elle savait qu'elle allait subir une épreuve difficile mais elle voulait cependant vivre son fantasme

jusqu'au bout. De toutes les façons, ce qui allait arriver ne devait en aucun cas être changé.

Chapitre 2

Elle s'était revêtue d'une petite tunique de lin blanc dont la texture fine était si rare à cette époque. Le chef du village l'avait gâtée. Les femmes et les enfants, des rombières et des marmots archaïques, tentaient plutôt de la lapider en la traitant de sorcière mais cela n'avait aucune importance. Elle savait que le temps allait bientôt venir où elle aurait ce qu'elle voulait.

Elle plaça l'indispensable dans une poche cousue à l'intérieur de sa tunique, entre les deux seins.

Elle était à peine prête quand les premiers cris se firent entendre dans le village. Les femmes et les marmots étaient les premiers à chercher à fuir. Les hommes atteignaient leurs épées, leurs haches, tentant de jouer leur rôle de défenseurs virils.

Elle sortit. Se tournant vers là d'où l'on fuyait, elle vit les cavaliers des steppes chevauchant à bride abattue vers le village.

Elle vérifia que sa courte tunique parvenait bien à mi-cuisse et que sa poitrine était bien mise en valeur par le croisement des tissus.

Les têtes volaient. Parfois, elles restaient accrochées à des corps, le coup d'épée, de sabre ou de hache n'ayant pas été assez fort. Il arrivait même que l'homme qui avait échoué à défendre son cou mourut

lentement d'hémorragie, une carotide tranchée, parfois également la trachée, mais pas plus.

Elle sentit le tressaillement jouissif de la peur.

Chapitre 3

Elle avait mal à la tête. Elle s'en voulait d'avoir été prise par surprise et par l'arrière. Ballottée, elle avait envie de vomir. Le cheval puait. Il ne devait jamais être étrillé. Elle avait été jetée, comme un vulgaire sac de farine, au travers de l'encolure, les bras ballants (ces barbares ne l'avaient même pas attachée) et le cheval était parti au triple galop. Derrière, au loin, elle voyait le village en flammes. Quelques guerriers s'attardaient en massacrant joyeusement les derniers paysans. D'autres cavaliers réalisaient une battue dans les sous-bois, tentant de capturer quelques paysannes bonnes à violer.

Elle tourna la tête vers celui qui conduisait le cheval. Elle remonta le regard le long des cuisses puissantes du barbare qui serraient le corps du cheval au point qu'il semblait ne faire qu'un avec lui. Elle s'attarda quelques instants au niveau de bas ventre avec délectation et continua avec appétit son exploration, mais elle ne put s'empêcher d'avoir un mouvement de recul devant le visage barré d'une énorme moustache noire surmontée d'une paire d'yeux bridés au regard cruel. Il sourit, la voyant effrayée, ce qui le rendit plus terrible encore.

Les cavaliers rejoignirent un vaste camp de tentes où ne demeuraient que les femmes, les enfants et les vieillards. Mais tous portaient des armes, prêts à mourir si les Romains ou les Francs tentaient d'attaquer.

Le barbare la jeta sur sa couche, dans une tente faite de peaux de bêtes. Elle avait froid. Il aimait la sentir trembler, imaginant que ce n'était que la peur, tant la température était clémente en ce jour, l'eau n'étant pas même gelée.

Il arracha sa faible tunique de lin, révélant sa douce poitrine et son entre-cuisses bien soignés. Il n'avait pas, lui, pris la peine de se déshabiller entièrement, se contentant de révéler sa virilité.

Mais il interrompit son geste en entendant un « clong » lorsque la tunique toucha le sol. Un curieux objet tomba dans la main du barbare quand il regarda la poche intérieure déchirée du vêtement romain.

Par mégarde, il appuya sur un bouton du chronokine et disparut aussitôt sans avoir violé celle qui criait son désespoir autant que sa déception dans les brumes froides d'un hiver de ce cinquième siècle après Jésus-Christ.

Plus dure est la chute

Chapitre 1

Le duc François-Henri de Rorchat, comte de la Luys, marquis de Hobber, possédait en tout une quinzaine de titres, une vingtaine de fiefs et une fortune certaine. Présenté à la Cour, il en était un hôte fréquent, bien qu'il préférait rester le plus possible sur ses terres. Les chasses royales, par leur apparat, l'ennuyaient. Les diners des réceptions royales l'agaçaient. Danser le menuet le mettait fortement mal à l'aise tant il se semblait ridicule. Surtout, les mille petits complots de la Cour le fatiguaient au delà de ce que les mots peuvent décrire.

Si son esprit cultivé et caustique plaisait, dit-on, au Roi, le haut-clergé ne l'aimait guère. Il est vrai que, bien qu'il fut discret sur ses moeurs et toujours prude à Versailles, il ne put jamais empêché qu'on lui accorde une réputation de libertin. De plus, il n'avait pas hésité à deux ou trois reprises à lancer quelques piques qui, si elles avaient fait sourire le Roi, lui avait créé quelques ennemis irréductibles.

Il entendait, enfin, fêter son quarantième anniversaire sur ses terres, avec les siens, et pas au

milieu d'une bande d'hypocrites qui, derrière son dos, se gausserait de son âge vénérable contrastant avec ses moeurs de jeune homme, ce même s'il lui restait de nombreuses dents, l'essentiel de ses vrais cheveux et une vision encore assez fine. Il en profiterait d'ailleurs pour annoncer son testament, qui répartissait entre ses enfants ses biens et titres. Le duc avait veillé à faire cela discrètement mais en plein accord avec son fils aîné et héritier principal selon le droit d'aînesse. Son premier enfant, sa fille chérie Caroline, qui venait d'avoir son deuxième enfant, recevra ainsi lorsque Dieu rappellera son père, son fief de Luys, le petit château qui était installé dessus et son mari aura ainsi le titre de comte qui lui permettra d'être présenté à la Cour de meilleure manière. Bien que le futur comte soit un homme de bien que le duc appréciait, il avait du se forcer pour accepter le mariage de sa fille aînée avec lui : bien que noble, il n'était qu'un petit nobliau de province, même s'il était bon administrateur et fin investisseur.

François-Henri de Rorchat, pour l'heure, tentait de dormir malgré les cahots de son carrosse. Il rentrait donc chez lui et avait d'ailleurs fait annoncé son retour par un coursier afin que sa chambre soit prête ainsi qu'un dîner conséquent.

Il avait également fait prévenir la demoiselle Ludivine Ophrys. Elle prétendait avoir de glorieux ancêtres grecs. Bien que simple bourgeoise, elle était

cultivée et d'une très agréable compagnie. Et puis, ce qui ne gâtait rien, elle était expertes en arts féminins, bien plus qu'aucune des autres maîtresses que le duc n'eut jamais, comme si elle connaissait l'intérieur des organes des hommes pour savoir comment les amener au plus vif plaisir.

Chapitre 2

Ludivine Ophrys restait à son rang. Elle s'inclina devant le fils aîné du duc, François-Louis. Celui-ci s'écarta du centre du vestibule, lui faisant signe de passer devant lui et d'entrer puis le valet venu ouvrir la porte du château les mena à travers les couloirs sombres en les éclairant avec un chandelier.

François-Louis montrait publiquement un certain mépris pour cette libertine mais jamais il ne l'avait prise en défaut et, finalement, il se disait que son père avait bien choisi. Bien d'autres bien-nés tombent bien bas en compagnie de maîtresses indignes une fois veufs. Elle n'était pas apparue à l'anniversaire du duc, faisant savoir par un billet discret, remis par l'entremise de ce fils aîné, qu'elle préférait ne pas embarrasser le duc dans une réception où son honneur se devait d'être sauf. Cela et, surtout, le fait qu'elle refusa nettement d'être couchée sur le testament du duc, alimentait les sentiments contradictoires de François-Louis. Ce dernier la remercia discrètement d'avoir su avoir une position honorable. Elle lui répondit par un sourire et une courbette.

Lui souhaitant le bonsoir, François-Louis laissa le valet accompagner Ludivine Ophrys jusqu'à la

chambre de son père. Il se retira dans ses propres appartements.

« Enfin, ma chère... » lui dit le duc en la voyant. Après les embrassades courtoises et les politesses, les deux amants attendirent debouts que le valet ait terminé d'allumer la cheminée et les chandeliers de la chambre avant de se retirer.

« Mon bon François-Henri, vous m'aviez dit que vous m'emmèneriez à Versailles et vous voilà de retour une nouvelle fois sans avoir tenu votre promesse... »

« Je sais, je sais... Pardonnez-moi, ma mie, mais cela n'est pas forcément simple... »

« Vous pourriez m'emmener comme simple soubrette... »

« Je ne voudrais pas attenter à votre honneur... »

« Puisque c'est moi qui vous le demande ! Je suis si curieuse de voir Versailles, si loin de notre province... »

Ils roulèrent sous les couvertures, achevant de se dévêtir sous les épaisses couvertures.

Ludivine Ophrys n'était pas de la meilleure humeur, François-Henri de Rorchat le ressentit et fut gêné d'avoir contrarié sa belle maîtresse.

Il n'avait jamais su quel âge elle avait. Elle n'était plus vierge depuis longtemps, cela était certain. Pourtant, elle avait encore toutes ses dents, sans

exception apparente, et devait donc avoir vingt ans tout au plus. Son teint était bien frais et ses seins fermes comme si elle n'avait jamais eu d'enfant. Mais, par ailleurs, son corps était celui d'une femme plus mûre et quelques rides enlaidissaient le pourtour de ses yeux.

Perdue dans ses pensées malgré l'agitation du duc qui allait et venait entre ses reins, Ludivine Ophrys se dit qu'il valait mieux en rester là avec ce brave homme et, pour enfin connaître Versailles, y aller sous une autre identité, celle d'une simple servante.

Chapitre 3

François-Henri de Rorchat sentait qu'il lui fallait se faire pardonner cette présentation à la Cour toujours remise. Il offrit une promenade à cheval matinale à sa maîtresse. Il savait qu'elle aimait cela. Il fit seller deux de ses meilleurs chevaux avec des selles d'homme. Grande fut la surprise du duc, la première fois, de voir Ludivine Ophrys lui indiquer qu'elle ignorait comment monter en amazone alors qu'elle se prétendait bonne cavalière. De fait, pourtant, elle avait, dès la première promenade, mené son cheval avec expertise, distançant plus d'une fois le duc. Depuis, les promenades à cheval au petit matin constituaient une gâterie pour eux deux. Elle mettait alors une culotte comme les libertines aimaient le faire depuis quelques années.

Ils s'engagèrent dans les bois au galop, disparaissant rapidement à la vue des gens du château.

Deux coups de feu claquèrent presque simultanément, suivi d'un troisième. Les deux chevaux s'écroulèrent, tués d'une balle en pleine tête, la troisième balle s'étant perdu dans les bois. Les deux cavaliers roulèrent dans les feuilles et la boue. Le duc se redressa, tirant son épée, et enjoignant sa maîtresse de rester derrière lui. Trois brigands, jaillissant d'un buisson,

avaient jeté leurs pistolets et dégainé des sortes de sabres, l'un d'eux gueulant « la bourse ou la vie ».

Déjà surpris en de nombreuses occasions par sa maîtresse, François-Henri de Rorchat le fut plus encore cette fois là. Tandis qu'il était forcé de reculer en contrant avec difficulté deux assaillants plutôt bons escrimeurs, le troisième larron tentait de maîtriser Ludivine Ophrys. Or, celle-ci avait saisi une grosse branche et se battait avec le brigand. Mais elle se battait d'une bien curieuse manière, comme jamais le duc n'avait vu quelqu'un se battre.

Ainsi, profitant d'une attaque de son adversaire, Ludivine Ophrys le fit rouler par dessus son dos. Puis elle le plaqua au sol en lui saisissant le bras et le lui tordant derrière le dos avant de l'assommer d'un coup sec donné du tranchant de la main sur la nuque. Enfin, elle vint à la rescousse de son amant, se munissant de l'arme du larron qu'elle avait maîtrisé, et se révéla meilleure escrimeuse que le duc, tuant en quelques instants le brigand venu à sa rencontre. Le dernier, surpris, ne vit pas une attaque du duc et mourut de la main de celui-ci.

Ludivine Ophrys ne lui laissa pas le temps de parler et enlaça son amant, tous deux lâchant leurs armes pour mieux se consacrer l'un à l'autre. Jusqu'à présent, ils ne s'étaient jamais enlacé autrement que dans des conditions ordinaires, dans une chambre. Jamais,

comme cela, à l'improviste. Et le duc, tout au bonheur d'être vivant et en sa compagnie, fut soudain gêné par quelque chose de dur sur la poitrine de sa mie, entre ses seins. Profitant d'une respiration, il saisit la chaînette qu'elle portait autour du coup et fit apparaître une sorte de petite horloge portable.

Elle tenta, avec un effroi visible, de reprendre pleine possession de son bien. Ils serrèrent ensemble leurs mains autour de l'objet et quelque chose arriva.

Chapitre 4

« Alors, que fait-on ? »

« Les annales de l'époque indiquent bien que le duc disparut dans les bois lors d'une promenade mais sans jamais mentionner de femme l'accompagnant. On dit que ses gens trouvèrent son cheval abattu et que son fils dirigea de nombreuses battues pour trouver les brigands qui, visiblement, l'avaient enlevé, laissant deux cadavres des leurs sur place. Nous ne pouvons donc pas le renvoyer là-bas sans changer le passé. »

« Et elle ? »

« Pour l'instant, elle est en prison pour manquement aux règles sur le voyage dans le temps. Il semblerait qu'elle ait voulu participer aux fêtes de Versailles en se fondant dans la noblesse de l'époque, tentant de le faire en accompagnant le duc. »

« Et lui, comment réagit-il ? »

« On l'a placé sous surveillance, avec un traitement sédatif. Il se croit mort mais ne comprend en fait rien à ce qui lui arrive. Nous risquons de le rendre fou si nous ne lui expliquons pas... »

François-Henri de Rorchat portait une simple tunique blanche d'une sorte de coton et était enfermé dans une chambre aux murs également blancs. Le lit

était étrange, en une sorte de métal. Les couvertures étaient aussi légères que sa tunique mais il ne faisait pas froid, bien au contraire. Pourtant, il n'y avait aucune cheminée visible.

Par la petite fenêtre, il pouvait voir une sorte de parc au centre d'un bâtiment gris étrange. Il n'avait jamais vu cette architecture.

Il devait être au purgatoire car ce n'était clairement ni l'enfer ni le paradis. Ces gens, qui semblaient bien humains pourtant, qui l'avaient saisi et endormi avec une sorte d'insecte qui l'avait piqué devait être des anges.

On lui donnait à manger comme s'il était encore vivant. Les anges qui le faisaient ressemblaient à de jeunes femmes.

Ludivine Ophrys entra. Un gardien, restant dehors, venait apparemment de lui retirer des chaînes. Elle se frottait d'ailleurs les poignets et semblait avoir pleuré.

« Ma mie... »

Elle le poussa à s'asseoir dans le lit et, s'installant sur ses genoux, l'enveloppa dans ses bras en pleurant à chaudes larmes.

« Me pardonnerez-vous ? » répétait-elle.

Il resta silencieux avant de demander : « mais de quoi, ma mie ? »

« De vous avoir menti. Et surtout de vous avoir emmené avec moi dans un monde qui n'est pas le votre... »

« Mais nous devons tous mourir un jour. Simplement, qui nous a tué ? »

« Nous ne sommes pas morts. Mais dans une époque plusieurs siècles après la votre. Nous sommes dans mon époque d'origine. J'étais une aventurière curieuse de Versailles... Et j'ai quarante-cinq ans. »

Chapitre 5

On ne pouvait, lui avait-on dit, le retenir indéfiniment. Il était libre. Mais on l'avait privé de Ludivine. On lui avait dit qu'elle était en prison pour de longues années.

Ces gens étaient bien étranges. On lui avait donné de nouvelles dents artificielles ainsi que des bésicles étranges qui tenaient seules sur le nez grâce à des branches passant derrière les oreilles. Il avait reçu des vêtements à la mode du moment.

Il avait pu lui rendre visite, la voir derrière un fin grillage. Un avocat lui avait fait savoir qu'il pourrait loger chez elle, qu'elle l'invitait. Elle avait embauché une de ses amies pour lui tenir compagnie et l'initier à cet étrange monde où quarante ans était le début de la vie adulte.

Il n'était plus rien, n'avait plus de domestiques et dut apprendre à se laver et s'habiller seul. Cela l'ennuyait et, surtout, les gens se détournaient de lui avec dégoût dès lors qu'il n'avait pas pris de bain durant une semaine. Quel monde étrange.

Un jour, il s'était assis sur un banc, déposant son chapeau à côté de lui. Et plusieurs personnes avaient jeté des pièces dedans, le prenant pour un mendiant.

La maréchaussée l'avait emmené après l'esclandre qu'il commit. Il avait failli être placé dans un asile. Mais l'avocat de Ludivine l'avait aidé, encore une fois. Elle lui manquait.

Alerte

Chapitre 1

Elle était prude. Toute son éducation la faisait se révolter contre cette pratique mais la loi était la loi. C'était cela ou renoncer à voyager en avion.

Elle passa donc dans la cabine de transit personnel où une employée de la sécurité l'attendait, se déshabilla, plaça tous ses vêtements dans la caisse que l'employée scella devant elle puis celle-ci lui remit le maillot une pièce blanc standard. Pour le temps du voyage, ce serait son seul vêtement.

La caisse avec ses vêtements partit rejoindre ses bagages qui avaient été inspectés manuellement devant elle. Le tout allait passer aux rayons X et à une étude des effluves chimiques.

Pour quatre heures de transport effectif, le voyage durait, avec toutes les mesures de sécurité, près du double. La plupart des compagnies aériennes avaient donc fait faillite. Comme le train, les bateaux et tous les moyens de voyager connaissaient des mesures similaires, les gens ne se déplaçaient plus qu'exceptionnellement, préférant la vidéophonie via Internet et les drones touristiques que l'on louait dans le

monde entier et qu'on pilotait à distance, recevant en retour des images de l'endroit où l'engin passait.

Chapitre 2

Dans le hall d'attente avant l'embarquement, où les passagers de chaque vol étaient isolés de ceux des autres vols par des vitres blindées, elle baissa les yeux. Elle ne supportait pas de voir tous ces gens -hommes et femmes- en maillots blancs.

Les vêtements standards ressemblaient à des maillots de bain, assez collants pour éviter que l'on put y dissimuler quelque chose sans que cela se voit. Les yeux baissés, elle ne put s'empêcher d'admirer la virilité de certains hommes d'affaires obligés de se conformer à ces humiliations.

L'avion était en cours de fouille. Le vol était donc retardé d'une heure. Une heure à attendre ici au milieu des gens en maillot blanc, sans aucune possibilité d'accéder à des affaires personnelles comme des livres ou un balladeur musical. A la place, il y avait cette musique d'ambiance aseptisé et le silence pesant. Personne ne parlait à personne car chacun voyageait seul. Et nul ne savait s'il n'y avait pas quelque espion du gouvernement agissant pour la seule sécurité nationale dissimulés parmi les passagers.

Enfin, elle présenta ses iris à la machine d'enregistrement pour pouvoir accéder à l'ultime sas qui

la séparait de l'avion. Il fallait vraiment qu'elle ait envie de voir les autres pays durant ses vacances.

L'identification biométrique fut favorable : la première porte du sas s'ouvrit.

Chapitre 3

Tout arriva très vite, avant qu'elle ne réalise son erreur, ou plutôt celle des services historiques de son époque. La première porte du sas s'était refermée. Il y avait eu une lumière bleutée. Et le sol s'était dérobé sous elle au lieu que la seconde porte ne s'ouvre.

Elle avait crié en tombant sur une sorte de coussin. Deux gardes l'avaient attrapée, menottée et lui avaient enchaîné les pieds. Sans ménagement et en silence, on l'avait transportée plus que traînée dans un petit bureau.

Il n'y avait que la place de sa chaise. Juste derrière, la porte par laquelle on l'avait amenée avait été refermée et verrouillée. La chaise était fixée au sol. Sur les côtés, des murs blancs à quelques centimètres de ses coudes. Devant, il y avait une sorte de guichet avec un hygiaphone.

Elle se taisait, terrorisée.

Une policière la regardait sans aucune bonté à travers l'hygiaphone. Elle disposait d'un petit bureau sur lequel il y avait, posée, une chemise en carton comportant de nombreuses feuilles.

Au bout de quelques instants -une éternité-, la policière parla.

« Mademoiselle, vous savez ce que l'on fait aux terroristes ? »

« Mais de quoi parlez-vous ? »

« Heureusement, notre aéroport est à l'avant-garde et nous avons installé le système d'examen aux rayons X des passagers qui ne sera généralisé que dans plusieurs mois. Sinon, nous n'aurions pas vu votre bombe implantée. »

« Vous êtes en avance sur le programme Sécurité pour la Liberté ? »

« Oui. »

La passagère se mit à pleurer. La documentation du service de voyage temporel ne possédait pas cette information. Son tour du monde à cette époque aurait donc du bien se passer...

Et elle se demandait comment déclencher le chronokine implanté avant que les agents de la sécurité ne lui sautent dessus.

La policière appuya sur le bouton d'alarme, ne comprenant pas pourquoi la suspecte retirait son maillot standard sans plus répondre à ses questions.

La femme nue devant elle fut saisie par deux gardes mais elle se débattait.

La policière s'inquiéta un instant : deux hommes étaient en train de maintenir (et donc de toucher) une suspecte de l'autre sexe à la poitrine dénudée. Cela pouvait faire scandale.

Elle réussit à se dégager une main qu'elle porta aussitôt à son nombril.

« Un détonateur ! » cria la policière.

Puis ce fut fini. La suspecte avait disparu ainsi qu'un des agents de la sécurité. Quelle bombe étrange. Désintégrante mais sans déflagration et surtout sans provoquer de dégâts alentours...

Le temps vraiment retrouvé

Chapitre 1

Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine avais-je appuyé sur le bouton « stop » de la télécommande du téléviseur que mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de prendre conscience que je m'endormais. Une demi-heure après, je me réveillais parfois, me disant qu'il était temps pour moi de m'endormir, sans me rappeler que, précisément, je dormais quelques secondes plus tôt. Je m'imaginais alors encore que la télévision était allumée et qu'il me fallait l'éteindre, que j'avais encore la télécommande en main. Je n'avais pas cessé, en dormant, de songer à ce que je venais de voir sur l'écran, tant l'imprégnation de ce que je venais de regarder était encore vive sur mon esprit. Il arrivait que ces réflexions prennent un tour particulier et que je m'imagine tenant le rôle de tel ou tel personnage ou étant témoin réel des évènements relatés.

Puis, comme après une métempsychose avortée ou un voyage astral brutalement interrompu, je redécouvrais la réalité avec étonnement. Je me rendais compte avec un vif étonnement que ma chambre était obscure, que le téléviseur était éteint et que la

télécommande gisait sur le tapis. Je me demandais quelle heure il pouvait être ; il arrivait même que j'entendis quelque bruit dans le lointain malgré l'isolation phonique de ma résidence.

Je songeais alors à ce que ces bruits pouvaient signifier, dans quelle situation se trouvait celui qui en était à l'origine ou au contraire le témoin réel, plus proche que moi, l'entendant sans les amortissements de la distance et des murs. Je m'imaginais ces couples en extase, ces avions zébrant le ciel, ces patrouilles de police chassant quelques dangereux malfrats. Tout cela à partir de quelques sons, d'un quasi-silence, au point que je ne savais jamais vraiment si je rêvais, si j'imaginais, si tout cela était vrai.

Ma mémoire, ma conscience de l'instant et mon imagination se sont toujours mêlés, à tout âge, à toute heure du jour ou de la nuit. Le quasi-réveil nocturne n'était finalement qu'un cas particulier de ce qui pouvait survenir dans mon cerveau à tout instant.

Ma fortune bien réelle, héritage de parents dont le génie tant technique qu'en affaires fut longtemps salué, m'épargnait de me poser d'autres questions sur ce qui était ou non du monde de mon imagination ou de celui des autres humains, y compris de mes domestiques qui veillaient sur moi et mes intérêts.

M'alimenter, dormir, me laver, lire, regarder la télévision, rêver, rencontrer quelques ennuyeux amis et

quémandeurs, tout cela occupait mes journées. Il me fallait juste veiller à ce que le petit personnel ne fut pas distrait de sa tâche par quelque peccadille sans importance, quelque enfant malade, quelque parent mort ou je ne sais quoi.

Chapitre 2

Longtemps, je me suis levé tard. J'ouvrais les yeux alors que le soleil était haut dans le ciel, ce que je ne constatais qu'en déclenchant l'ouverture des volets automatiques grâce à une de mes télécommandes. Même ainsi dans la pleine lumière du jour, j'avais du mal à m'éveiller en me persuadant que je ne rêvais plus, qu'il fallait que j'aille veiller à mes intérêts et me consacrer à mes occupations quotidiennes.

Souvent, je m'éveillais parce que mes domestiques avaient préparé mon petit déjeuner, le gardant chaud et diffusant ainsi dans tout mon domicile une odeur de pain frais et chaud, de viennoiseries, de pâtisseries, de diverses confitures provenant d'un épicier que j'aimais en ville et, surtout, de ce chocolat qui constituait la boisson indispensable pour démarrer une véritable journée.

Lorsque je prenais place à table, dans la grande salle à manger où désormais je ne venais plus que seul, en plus des domestiques affectés au service de mon petit déjeuner bien entendu, les odeurs des madeleines et du chocolat chaud se mêlaient pour me rappeler l'absence de mes parents, le temps étrange où ils étaient encore là,

une atmosphère qui n'était plus qu'imaginaire, mon enfance.

Un jour, je me décidais à réconcilier mon rêve et la réalité en me rendant dans une boutique de voyage temporel.

Chapitre 3

Il m'était interdit de même songer à me rencontrer avec toutes ses années de différence. Je n'envisageais pas plus de révéler à mes parents les horribles circonstances de leur mort. Il me fallait donc me rendre chez moi en toute discrétion. Ce que je fis.

Je ne pus m'empêcher de pleurer devant l'image de ma résidence en l'état du moment, c'est à dire en l'état de mon enfance. Plusieurs verrières manquaient et j'avais oublié ce manque. La grande salle à manger était encore le lieu des repas en famille.

J'achetais une paire de jumelles et je m'observais à partir d'un bosquet. Je mangeais dignement entre mes deux parents qui se faisaient face. Je voyais le visage de mon père, sérieux, mon profil et le dos de ma mère.

Je profitais que la salle se vida soudain à la fin du repas pour tenter de m'immerger dans ce qui me manquait au travers de mes jumelles : l'odeur, le délicieux fumet, des madeleines et du chocolat. Mais comment entrer ?

Une domestique surgit soudain dans la salle à manger et ouvrit une fenêtre donnant sur la rue. L'odeur me parvint soudain. Elle n'avait pas changé.

Je fus heureux.

Simple vérification

Chapitre 1

Hugues Rampur arrêta un fiacre et se fit raccompagner chez lui, abandonnant ses amis et les acteurs venus l'inviter au repas traditionnel. Sa soirée avait été épouvantable à bien des égards et il était fatigué. Non seulement sa dernière pièce de théâtre avait été mollement applaudie lors de sa première, mais en plus sa femme avait disparu, l'un de ses amis la reconduisant tandis que lui était censé rester à cette soirée de cabots.

Bah. Il préférait rentrer au plus vite. Il fallait se remettre au travail et écrire une nouvelle pièce qui marquerait davantage la scène parisienne. La critique serait sans doute assassine dans les journaux du lendemain et il faudrait remonter la pente. Même le très conciliant Félix Ferrat avait fait une grimace de déception avant de se retourner pour sourire à Hugues Rampur en applaudissant. Mais l'auteur scrutait les réactions du critique au fil de la pièce. L'hypocrisie de celui-ci était donc inutile.

Le fiacre bondissait sur les pavés humides, empêchant Hugues Rampur de sommeiller. Et une pluie fine tombait dans la nuit parisienne, achevant de rendre le moment épouvantable.

Chapitre 2

La grosse clé dorée entra sans difficulté dans la serrure de la porte d'entrée et tourna, déclenchant le mécanisme. Hugues Rampur poussa la porte mais hésita à entrer. Il lui semblait avoir entendu comme une exclamation étouffée, comme si une femme avait porté la main à sa bouche sans pouvoir s'empêcher de dire quelque chose comme « Mon Dieu ! ». Etrange. Pourquoi sa femme serait-elle contrariée de son retour ? Certes, elle était partie bien vite mais elle devrait se réjouir qu'il ne soit pas resté à cet « assommant repas des cabots » comme elle-même qualifiait ce moment de convivialité entre l'auteur et les interprètes d'un même texte.

Sauf si... Hugues Rampur se souvint soudain de cet ami qui devait raccompagner sa femme. Il rougit de colère.

L'appartement était plongé dans le noir. Il était tard et Ernestine, la domestique du lieu, était couchée à cette heure. Mais la femme d'Hugues aurait du être là. En minimisant le bruit qu'il faisait, Hugues Rampur entra dans le vestibule et referma la porte d'entrée avec sa clé. La serrure grinça à peine. Il plaça la clé dans une poche de son gilet. Comme cela, s'il y avait bien quelqu'un d'inopportun, il ne pourrait pas sortir trop vite.

Hugues attrappa sur le guéridon à côté de la porte la lanterne qui s'y trouvait comme toujours, ainsi que le briquet situé tout à côté. Il avait l'habitude d'allumer la lanterne dans le noir et cela ne lui posa pas le moindre problème de le refaire cette fois-ci.

Il leva la lumière dans le vestibule et ne vit rien d'inhabituel. Il se dirigea alors vers la chambre mais le lit était toujours fait et il ne vit personne. Pas même sa femme. Mais où diable était-elle ?

Il allait fouiller les autres pièces quand quelque chose attira son attention. Il lui semblait que le grand rideau qui était tiré devant la fenêtre, comme Ernestine veillait toujours à ce qu'il soit le soir, venait de bouger.

Hugues Rampur ferma la porte de la chambre derrière lui et vint poser la lanterne sur la table de nuit. Il ouvrit un petit tiroir et y prit un petit pistolet. Il dut pour cela tourner le dos à la fenêtre quelques instants mais il prit le risque.

Puis il fit face au rideau, l'arme à la main. Il entendit comme un soupir de désespoir, il en était sûr. La lanterne éclairait bien la pièce de là où elle était posée et le dramaturge aperçut des pointes de souliers en bas du rideau. Des souliers de femme, sans aucun doute.

La colère d'Hugues Rampur se mua soudainement en curiosité. Mais qui se cachait là et pourquoi ?

« Sortez de derrière le rideau ! » ordonna-t-il de sa voix puissante et virile qui faisait tant trembler les jeunes actrices lors des répétitions.

Une frêle jeune femme fit alors son apparition, levant les mains, suppliant de sa petite voix « ne tirez pas monsieur Rampur ».

« Mais qui diable êtes-vous, comment êtes-vous entrée et que faites vous ici ? » rugit le dramaturge.

« Je... je me nomme Adelaïde Leduc, monsieur Rampur. Je n'ai eu aucune difficulté à entrer avec un passe-partout car votre serrure n'est pas du tout complexe... »

« Une voleuse ! Une rate d'hôtel ! »

« Non, non, ce n'est pas ce que vous croyez... »

« Alors que diable venez-vous faire chez moi, puisque vous connaissez même mon nom ! »

« C'est votre domicile qui m'intéressait, monsieur Rampur, mais pas pour y voler quoique ce soit, juste pour regarder. Je suis une de vos admiratrices et je pensais que vous seriez avec vos acteurs... »

« Pour regarder ? »

Hugues Rampur ne put s'empêcher de rire tout en baissant son arme, tant une telle absurdité était ridicule mais tant il était vrai que cette frêle jeune femme, habillée bourgeoisement, ne semblait guère être une voleuse. Elle baissa les bras en même temps que lui son arme.

« Et je suis très surprise, même, que cette chambre ne soit pas rose, avec des décors de velours brodés sur des tissus tendus... »

« Quoi ? Une telle horreur chez moi ? Mais je déteste le rose ! Quand j'ai acheté l'appartement il y a cinq ans, il y avait en effet de telles horreurs que j'ai vite fait démonter et vendre à Drouot. »

« Ah bon ? Mais et votre femme, où est-elle ? »

« C'est ce crétin de Louis de Fontenet qui devait la ramener ici et il a dû lui faire faire le tour de Paris pour n'être pas arrivé avant moi. Mais pourquoi cette question ? Auriez-vous l'intention de me faire quelque proposition coquine ? »

La jeune femme eut l'air offusquée tout en rougissant. Cela excita quelque peu Hugues Rampur bien qu'il aurait pu être son père.

« Ce n'est pas du tout ça, monsieur Rampur ! Je vous l'ai dit : je ne suis ici que pour regarder. »

« Mais pourquoi diable ? »

« Eh bien, disons qu'il est important pour l'histoire que ce qui vous concerne arrive en bon état dans les générations futures... »

« Bah. Après la pièce créée ce soir, ma carrière est bonne pour l'oubli... »

« Peut-être mais il n'en sera pas éternellement ainsi... »

« Vous êtes bien gentille, même si vous avez violé mon domicile. »

« J'aurais préféré que vous ne le sussiez pas. J'étais persuadé que vous seriez, vous et votre femme, absents ce soir. Mais si vous permettez, je souhaiterais maintenant me retirer. »

« Vous retirer ? »

Hugues Rambur redressa instinctivement son arme, bien décidé à livrer cette étrange personne à la police. Mais elle s'était jetée sous le lit tout en mettant sa main dans sa poche, pour saisir un objet dissimulé. Elle prit de court le dramaturge. Il saisit sa lanterne et la posa au sol afin de pouvoir regarder sous ce meuble massif. Mais, le temps de s'exécuter, elle n'était plus là. Alors que la porte n'avait pas été ouverte.

« Suis-je fou ? N'ai-je parlé à personne ? » se demanda alors Hugues Rambur.

Chapitre 3

Anselme Granzi était absolument furieux. De toute sa longue carrière d'éditeur, jamais il n'avait vu un tel scandale. Il saisit son téléphone et cria à sa secrétaire de convoquer immédiatement la correctrice qui s'était occupée du dernier ouvrage de Stanislas Japet, de l'Académie Française.

Quelques instants plus tard, une frêle jeune femme entra, toute tremblante dans son bureau. Il lui fit signe de s'asseoir.

« Comment vous vous appelez ? »

« Adelaïde Leduc, monsieur. »

« Vous travaillez ici depuis combien de temps ? »

« Deux ans, monsieur. »

« Pour qu'on vous confie un ouvrage de Stanislas Japet, je suppose que le directeur de collection estime que vous travaillez habituellement de façon convenable. »

« Il a toujours été content de moi, monsieur. »

Anselme Granzi donna une claque dans son écran pour le tourner vers la jeune correctrice. En rouge apparaissaient les corrections qu'elle avait apportées et, plus exactement, tout un long chapitre qu'elle avait presque entièrement récrit.

« Expliquez-moi ça, alors. »

« Mais, monsieur, vous me payez pour corriger les textes sur les plans de l'exactitude autant que de l'orthographe et de la typographie. C'est ce que j'ai fait. »

Elle semblait sur le point de se mettre à pleurer.

« Tout le chapitre, sublime de poésie, où Stanislas Japet décrit le retour de Hugues Rambur chez lui après avoir donné congé à ses acteurs, sachant que sa carrière venait d'être détruite par une pièce qui n'était pas à la hauteur de son talent. Tout ce chapitre où le dramaturge fait l'amour avec sa femme dans cette extraordinaire chambre comme si l'amour était un antidote à la mort. Toute la description des tentures roses aux scènes subtiles. Tout ce chapitre qui m'a fait pleurer d'émotion lorsque j'ai lu les premières épreuves. Vous avez tout détruit ! »

« Mais, monsieur, cette scène n'a jamais eu lieu et la chambre de Monsieur Rambur n'était pas du tout rose alors que monsieur Stanislas Japet, qui prétend que c'est une biographie de... »

« Vous êtes virée ! »

« Mais, monsieur... »

« Virée ! Dehors ! »

« Mais, monsieur, j'ai juste fait mon travail de vérification et de correction... Et... »

« Et ne vous avisez pas de me faire un procès pour licenciement abusif ! Juste avant de disparaître, votre nom ne m'est pas inconnu... »

« Je suis la fille de Robert Leduc, qui sortit Hugues Rampur des poubelles de l'histoire où il avait sombré. Ma mère étant passionnée d'histoire, je lui doit aussi mon prénom : Adélaïde était la femme d'Hugues Capet. »

Anselme Granzi soupira d'un air las et fit signe à Adélaïde de sortir au plus vite. La jeune correctrice s'en alla la tête basse en pleurant.

Biographie auto-réalisatrice

Chapitre 1

« Tu vois, mon cher Sganarelle, à compter de demain, je suis un séducteur et toutes les femmes voudront m'avoir dans leur lit. »

« Mais, mon maître, même votre femme vous ne l'avez pas retenue ! Vous ne parvenez même pas à obtenir les faveurs de gueuses qui se pressent en ma compagnie, moi qui ne suit que votre pauvre et malheureux valet, sauf en les payant. »

« Eh bien, c'est du passé ! Désormais, te dis-je, je suis un séducteur. »

« Mais comment... »

« Je dispose d'un talent que tu ignores. Jeune, je faisais de beaux poèmes et, aujourd'hui encore, je sais écrire plaisamment. Et j'ai composé ma biographie future. Elle commence demain. Et j'ai décrit par le menu toutes les conquêtes que je m'en allais faire à dater de ce jour. »

« Ah, une oeuvre littéraire... Je comprends mieux. »

« Et tu verras que ma réputation de séducteur sera telle que toutes les femmes voudront être mienne pour leur honneur ! »

Chapitre 2

Certes, son plan ne fonctionnait pas comme il l'entendait. Les gueuses ne lisaient pas, il est vrai. Et sa biographie imaginaire ne semblaient intéresser que, ici ou là, quelque poète en manque d'inspiration. Bref, il parvenait à peine à vendre quelques exemplaires imprimés sur du mauvais papier qui tomberait en poussière dans les années à venir. Il ne resterait donc rien de ses mémoires. Par contre, les auteurs qui le pillaient parvenaient à vendre bien plus. Il se faisait piller sa propre vie !

Malgré tout, il y avait des femmes étranges, aux seins lourds, à la peau de pêche, au parfum merveilleux et à la bouche fleurie et pleine de dents bien qu'il ne sembla pas qu'elles fussent très jeunes, qui s'arrangeaient pour être toujours sur son chemin et chercher à le séduire. Sganarelle aussi était très étonné. Mais comme ces femmes étaient très chaudes de désirs, ne cherchaient qu'une chose, que le maître de Sganarelle ne pensait qu'à leur donner et, surtout, qu'elles disparaissaient au moins aussi vite qu'elles étaient apparues, tout le monde semblait heureux.

Sganarelle, cependant, se demanda si son maître n'était pas en fait un grand sorcier qu'il conviendrait de brûler. Seule la sorcellerie pouvait expliquer l'apparition

de telles succubes. D'autant que, lui, se contentait toujours de ses gueuses habituelles et que les succubes qu'il tentait de séduire le regardaient d'un oeil fort méprisant et déplaisant.

Sganarelle voulut tout de même s'ouvrir de ses soupçons, de manière détournée, à son maître et lui demanda un jour qu'elle sort il avait mis dans son autobiographie pour qu'elle se réalisa ainsi.

Son maître se contenta de lever les épaules, déclarant que le valet était bien bête et qu'il n'y avait nulle autre magie en cause que celle de l'amour.

Un soir, cependant, Sganarelle s'enhardit et alla rendre visite à son cousin, moine dans un couvent des environs. Il se trouve que le père de la femme de son maître était enterré là-bas, le pauvre homme étant mort de chagrin devant les malheurs et le déshonneur de sa fille. Cette dernière avait fait ériger une statue sur la tombe représentant son père en grande tenue militaire.

Le valet déclara un soir à son maître : « Votre femme veut vous voir ce soir, sur la tombe de son père ».

« Tu vois que je suis bien devenu séducteur. Même ma femme, qui me reprochait tant de choses, veut désormais coucher de nouveau à mes côtés ! »

A la tombée du jour, heure dite, le maître se rendit sur la tombe de son beau-père mais, sur place, il

ne vit pas sa femme. Il fit le tour de la tombe et, sans voir le piège, tomba dans un trou creusé là tout exprès d'où même la tête du malheureux n'émergeait pas tant il était profond. Il eut à peine le temps de crier que le tombeau fut affecté par le trou où le pauvre homme s'agitait. La dalle s'affaissa légèrement et la statue qui s'y trouvait s'écroula dans le trou, tuant sur le coup le maître de Sganarelle.

Chapitre 3

Isabelle, Dominique et Caroline s'étaient enfoncées chacune dans un fauteuil de cuir profond et moelleux. Isabelle ouvrit la bouteille de champagne et en servit trois flutes.

« Alors, toi aussi, tu as réussi à te taper Don Juan ? » pouffa Dominique à l'attention d'Isabelle.

Isabelle rougit.

« Oui, j'y suis allé l'autre week-end. La Police Temporelle a mis en place un système de quotas par mois et je l'ai sauté alors qu'il avait une trentaine d'années. »

« Et alors ? »

« Ben, elles n'étaient pas difficiles, les filles de son temps. Je l'ai trouvé physiquement quelconque (mais il est vrai qu'ils sont tous laids à cette époque). Et même au lit... »

« Il devait être fatigué. Ou alors peut-être le décalage culturel... »

« Non, c'était clairement un macho de la pire espèce. C'est bien parce que j'avais parié sinon je me serais plutôt tapé le valet ! Lui, au moins, était mignon et sympa. »

« Bah, jamais heureuse, toi ! » conclut Caroline.

Heureux jusqu'à la fin

Chapitre 1

Magnifique. C'était le mot qui allait de soi. Tous les deux l'avaient prononcé pratiquement ensemble en regardant ce couché de soleil sur l'océan Pacifique. Leur bateau était immobile, au milieu d'une étendue gigantesque sans terre émergente. Bien sûr, il y avait les récifs et les anneaux coralliens qui affleuraient parfois. Ils y avaient plongé ensemble tous les deux au milieu des poissons presque tous les jours.

Bien sûr, l'essentiel était qu'ils soient ensemble. Cela suffisait à leur bonheur. Faire l'amour au milieu de l'océan, faire l'amour dans un appartement quelconque d'une ville grise d'Europe ou faire l'amour n'importe où ailleurs était tout de même faire l'amour, être bien ensemble. Mais le magnifique soleil couchant, les fantastiques paysages sous-marins, leur isolement loin des autres humains, tout cela concourrait à un bonheur parfait.

La nuit était tombée pendant qu'il l'enlaçait. Elle lui donna rendez-vous sur sa couche. Il l'embrassa, alla régler le pilote automatique et la rejoignit. Le moteur électrique provoquait de légères vibrations qui n'étaient

pas désagréables quand ils faisaient l'amour. Et, surtout, autant faire la route qui les éloignait de ce lieu magique de nuit, autant ne pas voir alors qu'ils s'éloignaient. Le radar, le sonar et le robot-pilote feraient le reste.

Presque deux jours de frustrations, voilà ce qu'il fallait rattraper. Une fois débarqués, ils n'avaient pu qu'à peine s'enlacer. Impossible de faire l'amour dans l'aéroport ou dans l'avion. Près de vingt heure de vol, certes serrés l'un contre l'autre mais impossible d'aller plus loin.

Ils avaient posé leurs valises et n'estimaient pas nécessaire de prendre une douche. Ils s'étaient déshabillés, simplement et naturellement. En entrant, à peine la porte fermée, ils s'étaient d'abord embrassés. Puis ils avaient retiré leurs épais manteaux. Et puis ils s'étaient embrassés, enlacés, caressés. Et les autres vêtements avaient suivi la voie tracée par les manteaux.

Ils avaient d'abord fait l'amour sur la comode de l'entrée. Mais, après deux jours de frustrations, c'était insuffisant.

Ils allèrent dans la chambre et jetèrent la couette au sol pour prendre sa place sans entrave.

Il avait joui en elle mais continuait le mouvement pour qu'elle aussi soit au sommet du bonheur. Mais, soudain, il y eut un bruit sourd et il s'était arrêté. Elle avait ouvert les yeux. Il s'écroula alors sur elle, bouche

ouverte. Elle prit peur. Elle se mit à hurler en constatant que l'arrière de son crâne avait explosé. Elle ne vit pas à cet instant le petit trou bien rond dans la vitre de la fenêtre. Elle préférait chercher à fuir cet endroit, à rejeter le corps de son amant soudain lourd et répugnant.

Chapitre 2

Il posa le fusil à lunette debout contre le mur et se leva pour refermer la fenêtre. Il se retourna et s'appuya contre elle, respirant fort, pleurant presque.

Demain, elle serait seule pour recevoir la première vraie mauvaise nouvelle : la faillite de leur entreprise. Et puis, il y aurait eu les disputes, la ruine complète, la séparation inévitable. L'un et l'autre couchant sous les ponts. Enfin, c'est une expression : ils coucheraient surtout sur les derniers bancs publics, sous les portes cochères. Durant des années. Elle disparaîtrait de sa vie sans que lui ne sache ce qu'elle serait devenue.

Et puis, un jour, lui tomberait par hasard sur un ticket de loterie gagnant, tombé d'une poche dans la rue où il marchait. Oh, le gain n'était pas grand'chose. Juste de quoi se payer quelques nuits d'hôtels pas trop miteux. De bonnes douches et se raser tous les matins. De nouveaux vêtements. Et, enfin, après avoir réfléchi, de quoi faire ce petit voyage dans le temps.

Le tireur se regarda le nombril. Il se toucha le ventre, comme surpris que sa main rencontre encore de la chair ferme et, surtout, réelle. Il venait de se tuer lui-même mais plus jeune de plusieurs années, en plein bonheur, mais à l'orée du malheur. Quelle belle mort. Quel beau paradoxe temporel.

Il aperçut avec incrédulité le chronokine posé par terre à côté du fusil. Lui aussi était toujours là. Il le prit en main et appuya sur le bouton de retour.

Chapitre 3

« Ca va monsieur ? »

Il répondit machinalement que, oui, tout allait bien. Il s'apprêta à sortir du centre de voyages temporels sans attendre. Et sans prêter attention à la remarque de l'employé d'accueil des chrononautes de retour. Il était pâle et il tremblait. Au guichet, on lui rendit son sac. L'hôtesse lui posa aussi la question : « Vous êtes très pâle, monsieur. Allez-vous bien ? »

« Oui, oui, ne vous inquiétez pas... »

Il sortit.

Il était pauvre, ayant tout dépensé ou presque. Il ne possédait plus, de nouveau, que son sac et quelques sous. Il était de nouveau un « Sans Domicile Fixe ». SDF, le sigle maudit. Et il ne comprenait pas.

Il s'était tué lui-même alors qu'il était heureux, pour être heureux jusqu'à la fin de sa vie, pour mourir en plein bonheur. Pourquoi existait-il encore ? Pourquoi sa vie de malheur continuait-elle ?

Il se rendit dans un cybercafé et fit une recherche sur lui-même. Aucune trace de son assassinat, nulle part. Il retrouva par contre son dossier personnel sur un site d'association caritative, avec le récit complet de son

malheur, comme si rien ne s'était passé, comme si jamais il n'était remonté dans le temps pour s'auto-assassiner.

Il avait échoué et ne comprenait pas. Etait-il fou ? Avait-il rêvé son voyage dans le temps ? Pire : le voyage dans le temps n'était-il qu'un fantasme, un rêve ? Les centres de voyages temporels n'étaient-ils que des escroqueries ? Non. Ce n'était pas possible. A l'heure de splendeur, il avait fait d'autres voyages dans le temps à des époques reculées que ses rêves n'auraient pu concevoir.

Soudain, il eut une illumination. D'autres avaient dû vouloir faire la même chose que lui. Il regarda les dossiers de la Police Temporelle, la partie publique de leur site. Cela commençait par les articles de la loi de répression des modifications du passé. Et puis, il y avait quelques dossiers anonymisés montrés en exemple. Untel avait ainsi été effacé pour avoir tué l'assassin de sa femme et de sa fille. Et il avait effectivement disparu. Seule la Police Temporelle gardait trace de son existence.

Et, là, soudain, il eut un doute. Comment la police temporelle pouvait-elle savoir qu'un individu qui n'avait plus existé du tout aurait dû naître, vivre et commettre un crime qu'elle-même punirait ? Pourquoi tout le monde oublierait jusqu'à l'existence potentielle d'un individu qui ne naîtrait même pas, sauf la Police Temporelle ?

Ce n'était pas logique.

Sans doute, quelqu'un, quelque part, avait dû rencontrer le même problème, constater le même paradoxe logique. Il se rendit sur une encyclopédie contributive en ligne et rechercha le mot « paradoxe temporel ».

L'article était très long, commençant par rappeler la définition du terme, différents exemples puis son illustration dans l'histoire de la littérature, comme dans « Le voyageur imprudent » de René Barjavel.

Et puis il y avait un paragraphe sur la physique du voyage dans le temps et ses implications sur le sujet. Avec, après une courte introduction, la simple mention : voir phylums de causalités, cinquième dimension, et d'autres termes plus abscons encore. Il cliqua sur les liens indiqués.

Lorsque son crédit de temps fut épuisé, l'ordinateur s'éteignit. Mais cela n'avait plus d'importance : depuis plusieurs minutes, il était immobile devant son écran et ne naviguait plus sur les sites.

Comme il ne se levait pas et que d'autres clients attendaient, le gérant vint le voir. Il était blême, tremblant.

« Oh, ça va ? »

Quand le gérant posa sa main sur son épaule, il s'écroula par terre. Une ambulance fut appelée.

A l'hôpital, allongé dans un box d'observation des urgences, il se mit à pleurer. Il ne pouvait pas se supprimer en plein bonheur, tout au plus, créer un autre univers où il n'aurait pas vécu. Mais revenir dans son propre continuum, avec tous ses malheurs passés. Lorsque la Police Temporelle affichait une sanction, elle devait simplement faire confiance aux informations transmises par son équivalent d'un de ces innombrables autres espaces-temps.

Il en existait même plusieurs où le voyage dans le temps n'existait pas, ses inventeurs ayant été tués à divers moments de leurs existences.

Pas de panique !

Chapitre 1

Un petit voyage sans histoire, c'est tout qu'il voulait. Du dépaysement, de l'inattendu certes, mais rien de traumatisant. Bon. C'était mal parti cette petite excursion temporelle.

Tout avait bien commencé, pourtant. Les rues étaient sales, en terre battue. Les charrettes cahotaient. Dans le village, tout le monde se connaissait mais il avait pris une chambre dans l'auberge, ne niant pas être un étranger, visiblement assez riche. Un voleur avait voulu l'égorger pour lui prendre son or mais un costaud l'avait arrêté. Il avait bien volontiers lancé une pièce en or en remerciant. Le costaud s'était quasiment prosterné, juste retenu par le voleur qui tentait de s'enfuir. Un peu plus tard, il avait retrouvé le voleur en question pendu sur la grande place du village. La justice était expéditive en ce temps là.

Et, évidemment, il avait juste voulu aider ce pauvre hère qui avait mal à la tête et tremblait d'une forte fièvre. Il avait juste demandé à l'aubergiste une coupe d'eau et y avait mis un cachet d'aspirine.

Quand cela avait fait des bulles, les clients -y compris le malade- et le patron avaient écarquillé les yeux. Le malade avait tout de même bu en regardant bizarrement l'étranger qui lui tendait le verre. Et il s'était senti mieux presque aussitôt.

C'est ensuite que ça s'était gâté. Certains voulaient qu'il guérisse tel ou tel mal dont il savait rien. D'autres le regardaient étrangement, le craignant visiblement tant grande était la terreur qu'on lisait dans leurs yeux. Jusqu'à la visite peu aimable d'un prêtre accompagné d'hommes en armes.

Ils l'avaient emmené, ligoté, jusque dans ce cachot. Mais sans le dévêtir ni même vraiment le fouiller. Ils lui avaient juste retiré son épée et procédé à une rapide palpation pour vérifier l'absence d'une autre arme. Le manque d'efficacité de ces soldats les auraient fait virer de n'importe quelle sécurité d'aéroport.

Mais, à l'époque, pas d'aéroport. Pas de terroristes. Pas tous ces problèmes qui donnent envie de revenir dans le temps à une époque plus calme et plus heureuse.

Il avait retrouvé son chronokine dans une poche de son habit. Mais il s'était brisé lorsque son propriétaire avait été jeté au fond de ce cachot humide. Oh, le système était encore en une seule pièce mais cela faisait

« gling gling » quand on le secouait et appuyer sur le bouton ne provoquait rien.

Sur la face arrière du chronokine, il y avait une petite trappe fermant une petite cache. « En cas d'urgence » était marqué en rouge. Il se brisa presque l'ongle en ouvrant la trappe. A l'intérieur, juste quelques instructions.

Chapitre 2

Franchement, il commençait à en avoir marre de cette aventure. Il se demandait ce qu'attendait la Police Temporelle. Ah, oui, les fameux trois jours ! Si le chronokine lançait une alerte ou s'il était muet trois jours, elle s'inquiétait. Pas avant. Et ça ne faisait qu'un peu plus d'une journée que son chronokine était brisé.

Tout était expéditif à cette époque. On ne perdait pas de temps.

Au bout de trois heures de tortures, il avait tout dit. Ils avaient trouvé le chronokine qui faisait « gling gling » dans son cachot. L'inquisiteur avait rendu son verdict. Le nobliau du coin aussi.

Et là, ça chauffait.

On l'avait attaché à un grand poteau, au dessus de fagots de bois et de bottes de paille. Quand il avait admis ne pas être chrétien, le prêtre s'était levé, épouvanté, avait fait moult signes de croix, parlé un latin incompréhensible mais plein de malédictions et s'était enfui.

En voyant les flammes du bûcher monter vers lui, il se rappela les instructions d'urgence notées dans la

cache du chronokine. Il se concentra desssus. Il tenta de ne penser qu'à elles.

Il était noté : « Don't panic »[2].

[2] Toute référence au *Guide Galactique* de Douglas Adams...

Anticipation intellectuelle

Chapitre 1

Près de cinquante millions. C'est ce qu'avait coûté en recherches et en développement le nouveau véhicule. Sans compter les frais de dépôts de brevets, l'achat de licences sur diverses technologies et autres faux frais.

Georges Hammer était heureux : il allait conduire ce petit bijou, qu'il caressait du bout des doigts, sur les quinze mètres qui permettraient de l'amener sur la scène, pour la présentation à la presse. Puis il se dirigerait vers le pupitre, parlerait du véhicule et, enfin, annoncerait officiellement son départ. Il quitterait la direction de Global Automotive sur un immense succès technologique. Ses doigts continuaient de courir sur la carrosserie pendant qu'il souriait comme on sourit à une femme que l'on va aimer.

Encore une demi-heure. Et puis, après le cocktail, une bonne nuit et, demain, des vacances au précambrien. Rien de mieux pour se dépayser et se reposer : quelques algues, des océans infinis… Une autre planète, pour ainsi dire.

Il fallait qu'il relise son discours pour pouvoir le prononcer sans la moindre hésitation. Mais Georges Hammer ne pouvait pas s'empêcher de caresser sa créature.

« Monsieur le président ? »

L'interpellation avait été répétée plus fort la deuxième fois que la première. Georges Hammer n'avait pas vraiment entendu la première. Il avait juste fait la grimace pendant qu'on le dérangeait dans sa volupté.

« Quoi ? » répondit-il d'un air agacé au jeune cadre qui avait osé le déranger en rougissant.

« Nous avons un problème… »

Il lui donna une dépêche d'agence de presse. Georges Hammer la lut et pâlit. « C'est quoi ces conneries ? Vous savez le nombre de brevets qu'on a déposé sur ça ? »

Sa créature était simplement devenu « ça ». Comme si « ça » était responsable d'un désastre. Et si l'information était vérifiée, c'était bien un désastre.

Chapitre 2

La présentation avait eu lieu comme prévue mais Georges Hammer n'avait pas annoncé son départ. Il n'y avait pas eu non plus de séance de questions. Et Georges Hammer n'avait pas assisté au cocktail. La firme n'y était représentée que par des responsables commerciaux et publicité. Tous les hauts cadres étaient en réunion avec leur patron.

« Pendant la présentation, nous avons enquêté et contacté ce monsieur. Il nous a fait parvenir copie des pièces, dont nous avons aussitôt vérifié l'authenticité… »

« Mais comment ce type inconnu a pu déposer des brevets similaires aux nôtres la veille de nous ? » s'énerva Georges Hammer.

« Le curieux, c'est, en effet, que le dépôt ait eu lieu la veille, pas avant et, bien sûr, pas après. De ce fait, son propre dépôt n'a pas été pris en compte dans les recherches d'antériorité réalisées avant chaque dépôt de brevet. En plus, la procédure a été réalisée dans un bureau différent et il n'y a donc pas eu recoupement en cours de procédure. Ca sent le coup monté mais ce type n'a jamais travaillé pour nous. D'après les premières recherches, aucune fuite n'a pu lui bénéficier directement. Il y a un deuxième problème troublant : ce

monsieur a déposé un brevet quasiment identique au notre alors que ses connaissances sont limitées dans notre domaine : c'est un physicien… »

« Un physicien ? Et que veut-il ? »

« Trente millions. Pour acheter son brevet. Et il dit que ce n'est rien à côté des bénéfices que nous allons engranger. Il est même prêt à accepter un paiement étalé indexé sur nos ventes. »

Plusieurs personnes suffoquèrent dans la salle.

Chapitre 3

Le tyrannosaure n'était plus très loin. Sa charge faisait trembler le sol. Karl Smith se dit qu'il avait prit suffisamment de risque et reçu sa dose d'émotion. Il appuya sur le déclencheur de son chronokine. Aussitôt, il se retrouva dans la salle de départ de la Compagnie Générale de Chrononavigation, dans son box.

Sans attendre qu'il reprenne ses esprits, quelqu'un frappait à la porte avec insistance. Karl Smith prit une pilule dorée contre le mal du temps, l'un des médicaments à succès de son laboratoire pharmaceutique. Une fois qu'il l'eut avalée, il se décida à aller ouvrir dans le but, surtout, de sortir. Mais, à peine la porte ouverte, Herbert Kleiden, son adjoint, le bouscula, le poussa dans le box et en referma la porte.

« Mais enfin, Herbert, que t'arrive-t-il ? »

« La Triglycohématophorase, ça te dit quelque chose ? »

« Bien sûr ! Nous avons déposé le brevet il y a déjà un moment et les boîtes doivent être en pharmacie demain. »

« Elles n'y seront pas. J'ai tout arrêté. »

« Quoi ? Mais tu es fou ! Trente millions ! Ce truc nous a coûté trente millions ! »

« Un petit malin a déposé le même brevet la veille que nous, dans un bureau différent. Un petit bureau qui ne recoupe pas ses informations en cours d'instruction. »

Chapitre 4

Les journaux avaient tous mis à la une le procès du siècle. Quinze des plus grandes firmes industrielles du monde attaquaient un modeste chercheur en physique pour espionnage industriel. Si ce dernier gagnait, il pouvait compter sur des centaines de millions de redevances pour les quinze brevets qu'il avait déposé, à chaque fois la veille de l'une de ces grandes firmes. En attendant, il n'avait qu'un avocat commis d'office. Mais tous les avocats de la ville s'étaient battus pour obtenir cette fonction, très peu rémunérée et qu'ils fuyaient habituellement comme la peste. Un tel procès, quoiqu'il arrive, allait avoir des répercussions considérables.

Face à ce seul avocat, quinze vedettes des barreaux des plus grands cabinets internationaux. Tous avaient la même technique et démontrèrent qu'un petit physicien sans moyen ne pouvait en aucun cas avoir conçu ce qui avait exigé des années de recherche aux plus grands laboratoires de la planète. Puis vint l'avocat du prévenu.

« Mon client a déposé en tout seize brevets. Je verse au dossier le seizième : une machine qui permet de se rendre dans l'avenir et non plus seulement dans le passé. Or la loi actuelle est stricte et le rôle de ce tribunal est de l'appliquer. Les brevets de mon client ont

été déposés avant ceux de nos adversaires. Ils sont donc prioritaires. Et mon client n’a pas changé le passé, défini par les textes qui interdisent ce crime, comme étant le fait d’apporter une modification sensible à des évènements ou des situations antérieures au moment du départ dans le voyage temporel. Or c’est après son retour que mon client a déposé ses brevets. Il n’a donc rien modifié à une époque antérieure et n’a donc commis aucun crime. Je réclame donc que nos adversaires soient déboutés et condamnés… »

Table des matières

Vacances plagiées.....7
Chapitre 1.....7
Chapitre 2.....10
Chapitre 3.....12
Chapitre 4.....15
Chapitre 5.....19
Le malheur des uns.....21
Chapitre 1.....21
Chapitre 2.....24
Chapitre 3.....27
Nostalgie de la volupté.....30
Chapitre 1.....30
Chapitre 2.....33
Traumatisme d'enfance.....36
Chapitre 1.....36
Chapitre 2.....38
Chapitre 3.....39
Chapitre 4.....42
Chapitre 5.....44
Châtiment et crime.....46
Chapitre 1.....46
Chapitre 2.....47

Chapitre 3.....49
Chapitre 4.....51
Chapitre 5.....53
La vraie mort de Sherlock Holmes.....56
Chapitre 1.....56
Chapitre 2.....57
Chapitre 3.....61
Arguments d'autorités.....63
Chapitre 1.....63
Chapitre 2.....66
Chapitre 3.....68
Souvenirs.....70
Chapitre 1.....70
Chapitre 2.....73
Plaisir incognito.....74
Chapitre 1.....74
Chapitre 2.....76
Chapitre 3.....79
Fatalité coupable.....81
Chapitre 1.....81
Chapitre 2.....84
Chapitre 3.....86
Cas de conscience historique.....88
Chapitre 1.....88
Chapitre 2.....92
Chapitre 3.....94
Naissance d'un dieu.....95

Chapitre 1.....95
Chapitre 2.....96
Chapitre 3.....98
Pornoclastie.....99
Chapitre 1.....99
Chapitre 2.....101
Chapitre 3.....104
Attila le Hun.....109
Chapitre 1.....109
Chapitre 2.....111
Chapitre 3.....113
Plus dure est la chute.....115
Chapitre 1.....115
Chapitre 2.....118
Chapitre 3.....121
Chapitre 4.....124
Chapitre 5.....127
Alerte.....129
Chapitre 1.....129
Chapitre 2.....131
Chapitre 3.....133
Le temps vraiment retrouvé.....136
Chapitre 1.....136
Chapitre 2.....139
Chapitre 3.....141
Simple vérification.....142
Chapitre 1.....142

Chapitre 2.....144
Chapitre 3.....149
Biographie auto-réalisatrice.....152
Chapitre 1.....152
Chapitre 2.....154
Chapitre 3.....157
Heureux jusqu'à la fin.....159
Chapitre 1.....159
Chapitre 2.....162
Chapitre 3.....164
Pas de panique !.....168
Chapitre 1.....168
Chapitre 2.....171
Anticipation intellectuelle.....173
Chapitre 1.....173
Chapitre 2.....175
Chapitre 3.....177
Chapitre 4.....179